

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:    Pagination multiple.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS :

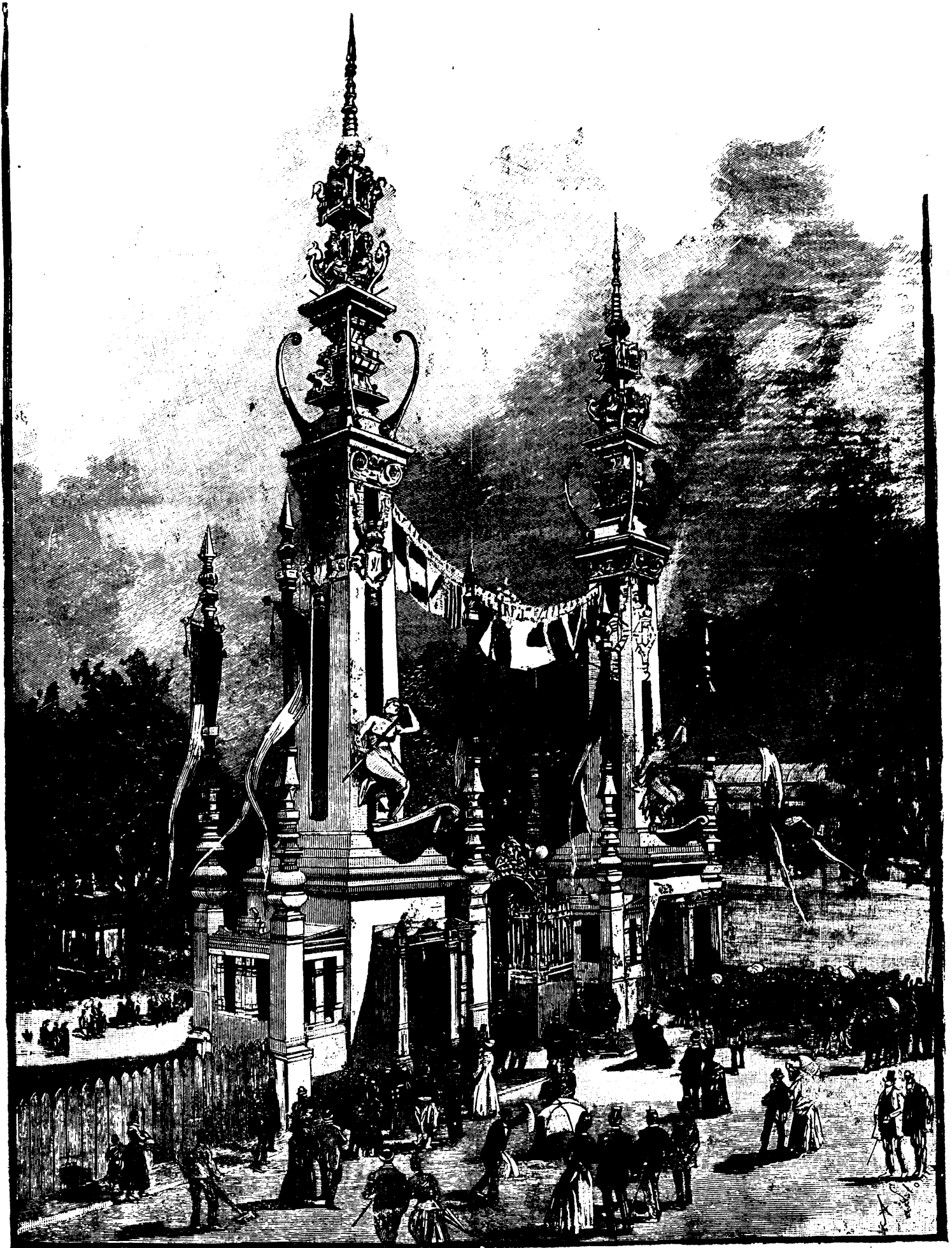
Un an, \$3.00 - - - - Six mois, \$1.50  
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

6ÈME ANNÉE, No 266. — SAMEDI, 8 JUIN 1889

**BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.**  
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

## ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - 10 cents  
Insertions subséquentes - - - - 5 cents  
Tarif spécial pour annonces à long terme



L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS. LA PORTE D'ENTRÉE DU QUAI D'ORSAY

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 8 JUIN 1889

## SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Leduc. — Sponte favos, agré spicula, par Hermance. — Poésie : A. M. L. Pamphile Le May, par Alex. Clément. — Les ennemis. — L'incendie de St-Sauveur. — Biographie et portrait du major Short. — La fée Maimoune, par Eugène Dick. — Promenade à travers l'Exposition Universelle, par P. Colonnier. — Un mariage d'amour, par Gaston P. Labat. — En travaillant, par Evangéline. — Primes du mois de mai. — Choses et autres. — Variétés. — Récréations de la famille. — Feuilleton : Sans-Mère (suite).

GRAVURE : L'Exposition Universelle de Paris : La porte d'entrée du quai d'Orsay. — Le désastre de Québec : Vue des ruines ; Portrait du major C. J. Short. — L'exposition Universelle : Histoire de l'habitation humaine (17 dessins). — Gravure du feuilleton.

## Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



\* \* En fait d'exposition, ce qu'il y a de plus exposé à Montréal, c'est... la vie des Montréalais.

Jamais, je crois, on n'a vu autant d'accidents chez nous que depuis une quinzaine de jours ; enfants écrasés, femmes renversées, piétons enfoncés, cavaliers démontés, voitures brisées, cochers avariés, etc., tels sont les faits divers dont les reporters s'occupent du matin au soir et du soir au matin.

Il y a aussi de temps en temps un petit suicide, un mari qui assomme sa femme, une femme qui fend à coups de hache la tête de son ivrogne de seigneur et maître, quelques noyades, des gens occupés en deux par les trains de chemin de fer, mais tout cela s'explique quand on a tant soit peu le don d'observation.

Pour le vulgaire, pour la foule, ces malheurs sont le résultat de la négligence des uns, de l'imprudence des autres ; les crimes sont causés par l'ivrognerie, la colère, le manque de sens moral, et quand aux chemins de fer il est admis depuis longtemps que l'un de leurs avantages est d'écraser les oncles pour faire hériter les neveux, mais les observateurs sérieux, et par conséquent anglo-saxons, (puisque nombre d'entre-eux se considèrent comme les seuls gens sérieux du monde) en jugent tout autrement.

Tout le mal, dans notre pays, provient des Canadiens-français, du Pape et des Jésuites, mais surtout des Canadiens qui deviennent terribles avec leur menace de french domination, et tout Ontarien ignare en est convaincu autant qu'un Anglais intelligent est persuadé du contraire.

\* \* Le mouvement anti-Jésuitique est tout à fait entré dans la période hilariante et cela, dès le second grand indignation meeting qui a eu lieu à Montréal.

Tout marche à la vapeur maintenant, on n'a pas

le loisir de s'ennuyer trop longtemps, il faut aller vite, mais je trouve, qu'en cette circonstance, on a singulièrement accéléré le pas.

Les Européens qui nous lisent doivent avoir une étrange idée de nous, en nous voyant donner des proportions si grandes à des questions minuscules, nous disputer à propos de queues de cerises, et nous chamailler tous les jours comme s'il s'agissait du salut du monde entier.

Ce règlement des biens des Jésuites n'est, à tout prendre, qu'une affaire d'argent, purement temporelle, une question de *Doit et Avoir* qui a été soldée par une différence considérablement réduite, après quoi les deux parties se sont donné reçu final ; mais les Orangistes, qui ne rêvent que de spectres noirs et de main de Rome, n'ont pas compris, ou plutôt n'ont pas voulu comprendre et, c'est avec le plus grand empressement qu'ils ont saisi l'occasion, qui ne se présentait même pas, de soulever les préjugés de races et de religion.

Ils battent la grosse caisse et crient à tous les carrefours : Le Pape est tout puissant ici, la Reine est insultée, nos libertés sont en danger ! Ce qui n'est pas vrai, puisqu'ils usent jusqu'à l'abus de la liberté de dire des bêtises, et c'est en vertu de ce principe que le second indignation meeting a eu lieu la semaine dernière à Montréal, où le spectacle qui vous fut alors donné n'a manqué ni de piquant ni d'intérêt.

\* \* Deux bonshommes ont parlé longtemps, sinon bien, mais le compte-rendu de leurs discours prouve qu'ils se sont légèrement écartés de leur point de départ et du but qui ils avaient en vue.

L'un d'eux a jugé à propos, comme il s'agissait des Jésuites, de faire une sortie furibonde contre les Canadiens-Français :

— *Horrible dictu !* Autrefois presque tous les employés du Palais de Justice de Montréal étaient anglais, aujourd'hui la plupart d'entre eux sont Canadiens-Français !...

Donc, le Pape est roi dans la province de Québec et les Jésuites ont tort C'est clair comme le jour.

La chose a paru tellement claire aux trois ou quatre cents auditeurs, que la quête a rapporté des sommes folles, car vous savez qu'il est d'usage, en pareil cas, de passer le chapeau afin de se procurer les fonds nécessaires pour payer les avocats qui se sont chargés d'essayer de faire annuler le règlement de cette affaire.

La quête, nous dit un confrère anglais, a rapporté un peu plus de six piastres, et, pour prouver que ce qu'il avance est parfaitement exact, il affirme avoir palpé la dite somme qui se compose de : un billet d'une piastre, treize pièces de 25 cents canadiennes, une américaine, et le reste de menue monnaie de dix et cinq cents.

Ce résultat prouve que la majorité de nos concitoyens protestants sont trop intelligents pour se laisser prendre aux sornettes que leur débitent les Ontariens.

Si on ne remue pas le monde avec ces six piastres là, l'Angleterre est perdue, et le Dr Wells a même déclaré que si l'on ne remédie pas à cet état de choses, il... s'en ira, il émigrera, il quittera le pays, l'Empire, et la reine s'arrangera comme elle pourra.

\* \* Pauvre reine ! Fasse le ciel que ce calice d'amertume lui soit épargné, en ce moment surtout, quand elle doit être si navrée de voir son oncle traduit en cour de police sous accusation d'assaut.

Le télégraphe nous apprend en effet qu'un journaliste, assistant à une revue de pompiers, fut poussé par la foule contre le duc de Cambridge, qui ne trouva rien de mieux à faire que de le saisir à la gorge et de le maltraiter. Un inspecteur de police, passant d'aventure, s'extasia devant le haut fait de son Altesse Royale, empoigna le journaliste, le mena au poste et déclara qu'il, le journaliste, pas le duc, ni lui-même, était ivre comme un Anglais.

Le pauvre diable prétend qu'il était sobre comme un chameau et que le duc de Cambridge l'a frappé sans raison.

L'affaire est soumise aux tribunaux qui décideront, mais si son Altesse était condamnée, il faudrait avouer que nous vivons dans un singulier siècle où les ducs n'ont pas le droit de rosser les

journalistes et que le prestige ducal en souffrirait une grave atteinte.

Je ne puis croire à pareil scandale ; j'espère que M. Sinims, c'est l'écrivain en question, comprendra que Monseigneur lui fit, en le frappant, beaucoup d'honneur, et qu'il s'empressera de retirer sa plainte.

Voyez-vous un prince du sang condamné à dix piastres ou deux mois de prison ! c'est impossible, c'est révoltant !

\* \* Les citoyens de Saint-Henri, près Montréal, étaient, il y a quelques jours, dans la jubilation, et il faut reconnaître que leur joie avait quelque raison d'être.

Cette ville possédait en effet la plus grande bête du Canada, bête à manger du foin, mais géant dans son genre, le goliath des chevaux.

— Dix-huit mains ! disaient avec orgueil les pompiers qui l'avaient acheté, dix-huit mains, monsieur, et il n'a que cinq ans ! il grandira peut-être encore...

Cet animal est américain, de Troy, dans l'Etat de New-York, aussi pas un journal n'a raté le calembourg obligé ni omis d'intituler son entrefilet : "Le cheval de Troie," et un avocat des Tanneries, entraîné par l'exemple, s'est permis de dire que ce quadrupède irait toujours au feu "avec pompe !"

Mais, hélas ! pourquoi faut-il que cette joie ait été mêlée de fiel.

L'immense animal, bien nourri, étrillé avec soin, ayant bonne litière et mangeoire pleine, commençait à couler des jours heureux dans ce paradis des chevaux, quand les conseillers municipaux se sont émus un beau matin en apprenant qu'il grandissait encore, comme on l'avait prévu.

On le surveilla avec soin, on le mesura, on le pesa, on le remesura ; c'était vrai, il grandissait ! et oientôt l'inquiétude, partie de l'hôtel de ville, se répandit dans toute la population.

Où s'arrêterait-il ? jusqu'où allait-il s'élever ?

On pensa bien, un instant, à encourager ses instincts de grandeur ; il serait peut-être devenu un phénomène à nul autre pareil, il aurait pu dépasser un jour la tour Eiffel, mais la question de l'avoine se dressa tout à coup comme un immense point d'exclamation, plus grand encore, et l'on vit avec terreur le tron que l'animal ferait dans les finances de la ville.

C'était grave ; on délibéra, et après discussion il fut décidé que l'on renverrait le géant au doux pays de sa naissance.

Encore un que la grandeur ne rend pas heureux !

\* \* Ce renvoi du cheval de Troy ne me dit rien qui vaille, et ce n'est pas sans inquiétude que j'ai appris la décision du conseil municipal de Saint-Henri, au moment où le moindre incident peut mettre le feu aux poudres et provoquer une guerre entre l'Angleterre et les Etats-Unis.

L'oncle Sam est susceptible, et Dieu veuille qu'il n'interprète pas mal ce mépris que les Canadiens montrent pour ses chevaux.

Nous nous vantons toujours de vivre dans le pays le plus paisible du monde, et cependant après la guerre civile qui a rougi les prairies du Nord-Ouest, il y a quatre ans à peine, nous voici dans de nouvelles tranes causées par les nouvelles que nous transmet le câble.

L'horizon s'obscurcit encore à l'ouest, au delà, bien au delà des grandes plaines de la Saskatchewan, des pics neigeux, des montagnes rocheuses et des régions convulsionnées de la Colombie-Anglaise, mais presque chez nous cependant, un grand danger nous menace, puisqu'il s'agit de nos marins qui vont pêcher dans la mer de Behring.

Les Américains, depuis qu'ils ont acquis l'Alaska, considèrent la mer de Behring comme leur propriété exclusive et ne permettent à personne d'y pêcher, et c'est ainsi qu'au mépris de tous les traités ils ont emprisonnés des équipages entiers, quand ils ne les ont pas fusillés, et confisqué navires canadiens et cargaisons rencontrés dans ces parages.

L'émoi fut grand, l'automne dernier, en apprenant ces actes de brigandage, et le cabinet de Londres en fut aussitôt informé, mais l'Angleterre qui semble se soucier peu du Canada, s'est bornée à

bord à faire quelques remontrances au gouvernement des Etats-Unis qui ne s'en est guère ému. Les Américains ont si peu pris en considération les doléances de John Bull, qu'ils ont continué à tirer des coups de fusil sur nos gens, mais bientôt les choses ont tellement empiré que l'Angleterre s'est décidée à envoyer deux navires de guerre pour protéger nos pêcheries.

En apprenant cette nouvelle, les Etats-Unis ont donné à quatre de ses vaisseaux l'ordre de se rendre dans la mer de Behring et d'y faire respecter ce qu'ils appellent leurs droits.

Voilà la situation, et je ne crois pas me tromper en disant que l'avenir est gros d'orage, puisqu'il suffirait d'un coup de canon tiré, même mal à propos, pour jeter deux grandes nations l'une contre l'autre, et, ainsi que le disait un de mes confrères, quelque soit l'issue du conflit qui surgirait alors, "il est facile de prédire que nous paierons la majeure partie des pots cassés."

Si l'Angleterre était victorieuse sur mer—ce qui est certain, puisque les Américains n'ont pas de marine sérieuse—il est probable que nous verrions vite l'ennemi traverser la frontière, et alors, alors nous serions dans de très mauvais draps.

Ce ne serait plus une petite expédition du Nord-Ouest, mais une guerre sérieuse.

*Leon Leduc*

SPONTE FAVOS, CEGRE SPICULA

EN RÉPONSE AU CONFRÈRE QUI ME DEMANDE POURQUOI JE NE SIGNE PAS MES ARTICLES

Il sied bien à vous, mon cher ami, *chevalier sans peur*, de vous écrier à l'instar de M. le Rédacteur en chef, avec sa taille d'Hercule et son demi sourire d'une imperturbable ironie : "Pas de masque, montrez vos yeux ; signez carrément vos articles !"

Mais le dites-vous bien à nous, pauvre femmes, qui osons tenir une plume ! A nous qui oublions un instant nos modestes occupations de tous les jours pour paraître devant le public !

Croyez-vous vraiment que nous pouvons, sans crainte et sans frayeur dont la pensée seule donne le frisson, mettre notre nom au bas d'une chronique de journal ?...

Y pensez-vous ! Filles d'Eve, qu'un esprit mal gracieux d'observation et de perspicacité fait parler trop bien souvent, quelles colères nous tomberaient dessus, et de quelles taloches ne sentirions-nous pas notre visage chauffé s'il nous en fallait passer par votre sévère loi !

On ne rencontre pas toujours des galants de la trempe des amis que j'ai si vertement fouettés dans mon dernier article, et je vous jure qu'il ne serait pas bon pour nous, de braver ouvertement le courroux de toutes les imaginations qui voient leur prétentieuse personne attaquée par nos dires, de toutes les têtes montées qui se croient obligées de coiffer les bonnets qui leur vont.

On peut vous voir, vous, messieurs, dépenser une prodigalité de bonne humeur à notre égard, et pardonner beaucoup à l'intempérance de notre plume, mais de notre propre camp nous viendraient les assauts et les coups.

Et n'aurions-nous à faire qu'avec les nôtres, ce serait terrible encore.

Mon cher confrère, le sexe faible n'est pas toujours le *sexe faible* ; n'y comptez pas ! Vous ignorez comment est maligne une main de velours pour peu qu'elle en veule prendre la peine, et quel coup de dent peut donner une femme—à une autre femme.

\* \*

Pour vous parler plus sérieusement, vingt fois j'ai reculé devant l'idée de mettre mon nom sous les yeux des lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ

Envers eux, je tiens pour devise ce mot d'un gracieux livre du P. Bouhours, mot que j'ai placé en tête du présent article : *Le miel de gré, le dard à regret.*

Si j'aime à dire ce que je pense *tel que je le pense* sans phrase et sans fard, à la bonne franquette, j'aime aussi à ménager la susceptibilité de chacun, et loin de moi toujours la pensée de blesser et d'affliger qui que ce soit. Je ne me connais pas d'ennemis et n'éprouve nul désir de m'en créer non plus.

Mais il n'est pas rare de rencontrer des gens qui se froissent facilement, qui se sentent piqués par tout ce qui passe, prévenus contre eux et contre tous ceux qui les entourent.

Vous en avez une expérience chèrement acquise, mon ami ; j'en tire une sage leçon.

Mon pseudonyme est un précieux moyen de m'éviter une foule de malentendus au milieu des personnes que je coudoie habituellement.

Puis, vous l'avouerez-je ? Une crainte moins puérile me domine.

J'en suis encore à aimer les petits plats, les mets gentils, les douceurs : ce nom "Hermance" m'en a fait tant servir ici, que je craindrais voir tout s'évanouir en face des cinq syllabes qui composent mon nom.

Je reste donc ainsi abritée, cher confrère, quoiqu'il ne vous en convienne pas, et je me sens encore tout à mon aise pour causer ; avec vous d'abord, si vous ne tenez grand compte de la ténacité que j'apporte à vous déplaire, puis avec tous nos amis, et les *amis de nos amis*, lecteurs bienveillants, avec lesquels je commence par me trouver en famille.

\* \*

Encore une fois l'axiôme est prouvé : *quand on est valet, on n'est pas roi.*

L'an dernier, j'avais crié bien haut, et vous le savez, que je ne déménagerais de sitôt, que j'en avais fini avec les rouliers et leur affreuse besogne, hélas ! il ne faut jurer de rien en ce bas-monde.

Comme on dit en langage officiel *il a plu* à mes hôtes de changer leurs quartiers et force me fut de transporter les miens aussi sous un autre toit, dans un local tout-à-fait nouveau.

Comme le corps est bien comme l'âme, sans cesse ballotté, et comme il est bien vrai que la sagesse n'est pas de cette terre, que toujours nous sommes tourmentés par un besoin de changement, par une soif vers l'inconnu, que l'inconstance nous possède et qu'il en sera ainsi jusqu'à ce qu'il plaise à la volonté divine de briser et d'anéantir ce monde aux inventions terribles.

Qui est-ce qui a dit : *l'homme s'agite et Dieu le mène* ? Durant les trois mois de l'année où la fièvre du déménagement s'empare de chaque cerveau, c'est bien le diable qui le mène un peu ce pauvre homme !

Si encore déménager n'avait que des bons côtés, passe. Mais toute médaille a son revers et le déménagement a grandement le sien, je vous le dis.

Ah ! je ne suis pas en sa faveur, croyez-moi bien, et n'ai été pour rien dans le mouvement extraordinaire qu'il a eu cette année.

Qu'ils sont heureux les propriétaires ! et qu'ils ont bon droit de s'amuser en nous voyant signer toutes les exigences, toutes les mesquineries possibles pour s'assurer le petit *palais* qu'ils tiennent, bicoque souvent plus vilaine que celle que nous laissons.

*Hermance*

Un vrai journaliste aime son métier comme la sentinelle aime sa faction sur le rempart devant l'ennemi.—C. FLEURY.

Si l'on te jette de la boue, garde-toi de riposter : il faudrait te baisser et te salir deux fois.—J.-T. EATAVAS.

Le génie moderne va créant autour de nous le grandiose, mais le plus souvent au détriment du beau.—LÉON SAY.

La politique est la passion de la jeunesse dans les temps où elle est le fruit défendu ; elle est le dégoût et la déception des générations nouvelles dans les temps où elle ressemble à un fruit gâté.—JULES CLARETIE.

A. M. L. PAMPHILE LE MAY

Place aux jeunes !  
Succès aux travailleurs !  
L. P. LE MAY.

Parmi des brins de mousse un oiseau vient de naître :  
Si nul ne lui sourit et n'est là pour l'aimer,  
Un souffle emportera le pauvre petit être  
Avant que par ses chants il ait pu nous charmer.

Mais qu'un cœur généreux de femme ou de poète  
Sourit à l'oisillon, faible, ignoré de tous :  
En retour celui-ci, serin, merle ou fauvette,  
Longtemps le bénira par ses chants les plus doux :

\* \*

Dans la sombre forêt une fleur vient d'éclorre :  
Si son berceau n'a pas les sourires du ciel,  
Elle est bientôt flétrie et meurt à son aurore  
Sans nous avoir donné son parfum et son miel.

Mais que de la forêt percant le léger dôme,  
Un rayon de soleil s'égare vers la fleur :  
Son calice aussitôt répand un doux arôme  
Et l'abeille amoureuse y puise la douceur.

\* \*

D'humbles audacieux, méconnaissant le doute,  
Ouvrent leur voile au vent dans un fragile esquif :  
Si nulle étoile au ciel ne leur montre la route  
Ils iront se briser sur le premier récif.

Mais que dans le ciel pur un phare ami scintille  
Qui leur fasse bien voir les écueils de la mer :  
Ils pourront sûrement guider leur frêle quille ;  
Et cet astre savourer leur sera toujours cher.

\* \*

"L'Indiscret," (\*) c'est l'oiseau qui demande un sourire  
Pour secouer son aile et prendre son essor  
Vers le monde idéal ou les joueurs de lyre  
Accordent l'instrument aux vibrations d'or.

"L'Indiscret," c'est la fleur, fleurette à peine éclose  
Et qui s'inclinerait vers le sombre séjour  
Si nul ne lui donnait ce dont chacun dispose :  
Un mot parti du cœur, une goutte d'amour !

"L'Indiscret," c'est l'esquif qui, sur la mer du monde,  
Porte quelques enfants vers l'obscur avenir :  
Il leur faut une étoile ou les fureurs de l'onde  
Les feront disparaître avant de parvenir.

ENVOI :

Ce généreux sourire, il l'eut de vous, poète !  
Et depuis votre nom est gravé dans son cœur,  
Car c'est à vous qu'il doit l'ambition secrète  
De voler à la gloire et de mourir vainqueur.

Le rayon de soleil et la douce rosée  
Qu'il faut à l'humble fleur pour ne pas se flétrir  
Viennent de vous encore, muse immortalisée !  
Dont le regard empêche une fleur de mourir.

Vous nous avez guidés : nous avons notre étoile !  
Et grâce à vous, ami de l'humble matelot,  
Le vent de l'espérance, en gonflant notre voile,  
Nous fera voir sans crainte et l'orage et le flot.

Québec, mai 1889.

ALEX. CLÉMENT.

**Les ennemis.** — Avez-vous des ennemis dit un confrère américain. Allez votre chemin sans vous en préoccuper autrement. S'ils vous barrent la route, passez à côté et faites votre devoir sans vous inquiéter de leur dépit. Un homme qui n'a pas d'ennemis n'est pas apte au succès dans les combats de la vie ; il est de cette espèce de matière si facile à façonner que le premier venu peut la pétrir. Un caractère fortement trempé — un homme qui pense par lui-même et dit ce qu'il pense — est sûr d'avoir à la fois des ennemis acharnés et de chauds amis. Les uns et les autres lui sont aussi nécessaires que l'air frais ; ils le tiennent toujours en activité. Un homme célèbre qui était entouré d'ennemis avait coutume de dire en parlant d'eux : "Ce sont des étincelles qui s'éteindront d'elles-mêmes si vous ne soufflez pas dessus." Vous vous exposez à vous faire insulter en discutant avec eux. Faites votre devoir et il s'opérera une réaction tôt ou tard ; il arrivera alors que des centaines de personnes qu'on avait préjugées contre vous reconnaîtront leur erreur.

(\*) "L'Indiscret" est le titre d'un petit recueil littéraire tout intime, publié à Québec, par quelques amis, et auquel collaborent une couple de jeunes Montréalais. M. L. Pamphile Le May a dernièrement adressé aux rédacteurs de ce petit journal un exemplaire de son dernier ouvrage, "Tonkourou," avec la dédicace suivante et son autographe sur la première page : "Pour 'l'Indiscret.' Place aux jeunes, succès aux travailleurs." Nous donnons aujourd'hui une jolie pièce de vers de M. Alex. Clément, le directeur littéraire de "l'Indiscret." Aux sentiments exprimés dans cette poésie, nous nous permettrons d'ajouter nos félicitations d'abord à son auteur et ensuite au poète qui, par ses bonnes paroles, a su encourager ceux qui consacrent leurs moments de loisir à la littérature et stimuler chez eux le goût de la poésie, qui meurt souvent chez nous faute d'encouragement.—J. G.





L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS. — HISTOIRE DE L'HABITATION HUMAINE  
 Constructions édifiées par M. Charles Garnier

## L'INCENDIE DE SAINT-SAUVEUR

Notre gravure représente une vue d'ensemble des ruines du grand incendie qui a détruit plus de quatre cents maisons, à Saint-Sauveur de Québec, pendant la nuit du 15 au 16 mai dernier.

## LE MAJOR SHORT

Né à Sherbrooke, en 1847, Charles-J. Short, fils de l'hon. juge Short. Après avoir fait partie d'un corps de volontaire dans sa ville natale, il entra en 1871 à l'école d'artillerie et fut nommé, en 1884, lieutenant en second, dans la batterie B.

En 1882, après le départ du colonel Strange, le lieutenant Short fut promu au grade de capitaine, et un peu plus tard major de la même batterie.

Il fut blessé à la tête, lors d'une émeute qui éclata à Québec, parmi les ouvriers de port, et il fut cité à l'ordre du jour dans un rapport du général Middleton, pendant la campagne du Nord-Ouest.

Il avait épousé, il y a deux ans, une fille de M. John Carruthers, de Kingston.

Ainsi que nos lecteurs le savent déjà, le major Short a été tué par l'explosion d'un baril de poudre en faisant sauter une maison pendant l'incendie de Saint-Sauveur.



LE MAJOR CHARLES-J. SHORT  
D'après une photographie de M. Livernois

## LA FÉE MAIMOUNE

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Avez-vous jamais vu la fée *Maimoune* ?

Non, n'est-ce pas ?

Ni moi non plus.

Eh bien, je connais un homme qui l'a vue, lui—ou qui croit l'avoir vue : ce qui est tout comme.

Je veux vous raconter l'aventure.

Vers deux heures du matin, l'autre nuit, une voiture s'arrêta à ma porte. Quelqu'un en descendait précipitamment et, d'une main brutale, faisait carillonner ma sonnette de façon à ne pas laisser aucun doute dans mon esprit sur son intention de me faire lever.

Je compris cela à merveille.

Aussi, tout en maugréant contre l'importun qui m'arrachait ainsi à un sommeil légitimement *mérité*—je vous prie de le croire—je sautai hors de mon lit, et, moins d'une minute après, j'ouvrais la porte à l'enragé visiteur.

—Vite, docteur ! fut son premier mot.

—Qu'y a-t-il ?... Voyons !

—C'est M. Canibou...

—Cet étranger qui passe les vacances ici ?...

—Justement. Voilà quinze jours qu'il n'a pas *désoulé*. Il se promène dans sa chambre en... chemise et voit des choses... !



## QUÉBEC. — L'INCENDIE DE SAINT-SAUVEUR : VUE DES RUINES

D'après une photographie de M. Livernois

J'en savais assez. Il s'agissait d'un cas de *delirium tremens*.

—C'est bon, c'est bon... dis-je à mon visiteur. Je me doute un peu de ce qu'il doit voir, M. Canibou. Asseyez-vous là et attendez-moi une minute.

Mon homme s'assit... sans conviction. Il me parut si bouleversé, que j'eus un instant l'idée de lui demander ce que *voyait* l'individu pour lequel on dérangeait ainsi un honnête médecin au beau milieu de la nuit.

Mais ce n'était pas le temps de questionner. Il fallait agir.

En un tour de main, je fus prêt. L'homme jeta un coup d'œil sur ma boîte de voyage et me dit d'un ton singulier :

—A votre place, j'apporterais plutôt de l'eau bénite que des médecines... Enfin, c'est votre affaire.

—Partons, me contentai-je de répondre.

Un instant après, la voiture filait grand trot au sein de la nuit noire.

\* \*

Le Canibou pour lequel je courais ainsi la poste était une sorte d'original, comme il ne s'en fait plus.

Indépendant de fortune, vieux garçon à triple cuirasse, nature insouciant et volage, il passait sa vie comme un papillon, à se poser ici et là, sans rester plus d'un mois ou deux au même endroit.

Au demeurant, la meilleure pâte d'homme qu'eût jamais pétri la souveraine main du Créateur.

Pour le moment, Canibou faisait l'ornement de ma paroisse—une place d'eau peu connue, mais qui mériterait de l'être davantage, soit dit sans intention de réclame.

\* \*

Depuis une dizaine de minutes, la voiture roulait comme un tonnerre sur le chemin qui longe le fleuve, lorsque j'entrevis, par une trouée dans le feuillage, un petit chalet vivement illuminé qui semblait s'irradier, avec des airs de constellation, dans la verdure assombrie.

Je reconnus de suite le logis de Canibou, installé sur le bord même du rivage et adossé à une lisière de cenelliers et autres arbustes, aussi enchevêtrés que disparates.

Je fis arrêter la voiture et, après en être descendu, je me faufilai jusqu'à la façade du petit chalet, faisant signe à mon conducteur de ne pas bouger.

Il y avait des rideaux de soie rouge aux deux fenêtres, mais je pus néanmoins plonger un regard curieux par leur écartement.

Que vis-je, ô sainte pudeur ?... Ou, plutôt, que vois-je ?—car, ce spectacle, je l'ai encore sur la rétine !

\* \*

Ainsi que l'avait dit mon conducteur, Canibou était bien réellement en... chemise.

Mais la décence m'oblige de déclarer qu'il avait, en plus, une paire de demi-bottes et un chapeau de *castor*.

Hors cela... rien. Si, pourtant... un tisonnier à la main.

Voilà ce que je vis tout d'abord.

Donc, Canibou était en arrêt, au beau milieu de la pièce, brandissant son tisonnier. Il semblait guetter quelqu'un—bête ou monde.

Sa figure animée reflétait la plus intense excitation.

Tout à coup, il se prit à bondir comme un forcené, frappant ça et là, de sa tige de fer, les pauvres meubles, qui se brisaient en éclats.

Chacun de ses coups était accompagné de grands *is*, que j'entendais parfaitement du dehors :

—Hardi, Maimoune !... Saute ! saute !... Plonge ! plonge !! Tiens, le voilà !... je vais taper dessus, ce coquin de géant Danhash !

Et, de fait, Canibou tapait comme un enragé, avec des sauts de fou furieux.

Pas besoin de dire, n'est-ce pas, quel *chic* devait avoir mon individu, costumé comme ci-haut décrit et coiffé d'un long *gibus*.

Je m'en tenais les côtes !

Mais il était temps d'intervenir.

Je poussai doucement la porte, et j'entraî.

\* \*

Canibou était juste au plus beau de ses exercices chorégraphiques. Il jetait de-ci de-là ses longues jambes maigres, pendant que son bras armé frappait et que celui qui était libre avait des allures d'ancien télégraphe.

Il sautait, il trépirait, il se démenait... Et, toujours, il accompagnait ses cris et ses bonds d'exclamations encourageantes à l'adresse de la petite fée Maimoune :

—Tiens bon, Maimoune !... Tue, tue, Maimoune !... Je vais te l'éreinter, moi, ce grand flandrin-là !

Et il tapait, fallait voir !

“La queue de chemise en faisait du feu !” comme tout le monde dit—si tout le monde ne l'écrit pas !

J'étais là, dans le vestibule, tout interloqué, ne sachant comment aborder ce maniaque.

Tout à coup, j'aperçus un seau d'eau sur un banc.

—Voilà mon affaire ! me dis-je.

Et, sans plus réfléchir, je pris l'anse du seau de la main gauche, le rebord du fond de la main droite, et... une deux ! je flanquai son contenu dans le giron de Canibou, qui me faisait face.

\* \*

L'effet fut miraculeux.

Mon homme demeura comme cloué au sol, les bras ballants, la bouche ouverte, regardant tout bête les torrents d'eau qui ruisselaient le long de ses jambes pour aller s'engouffrer dans ses bottes.

Je m'avançai aussitôt et, prenant le bras du pauvre malade, je lui dis d'un ton sévère :

—Canibou, venez vous coucher.

—Est-il mort ?... bégaya l'ivrogne.

—Oui, oui, et la fée Maimoune est allée délivrer le prince Camaralzaman et la princesse Badrouboudhour.

—Ah ! tant mieux... Animal de géant Danhash, il m'a donné du fil à retordre !... Sans moi, c'en était fait de la petite fée Maimoune : il la dévorait.

—Il dort son dernier sommeil... Allons en faire autant.

Canibou se laissa coucher comme un enfant.

Une heure plus tard, grâce à un bon narcotique, il voyageait de nouveau dans le pays des songes, mais, cette fois, sans gigoter ni quitter son lit.

\* \*

Quant à moi, j'allais me retirer, lorsque j'avisai un livre ouvert sur un canapé.

Je m'en emparai.

C'était l'édition de Galland des *Mille et une Nuits*.

J'ouvris un placard.

Il y avait là tout un régiment de bouteilles, les unes pleines, les autres vides.

—Tout s'explique, me dis-je... Voilà les causes de la maladie !

Et je retournai chez moi reprendre mon somme interrompu.

\* \*

Depuis lors, il ne fait pas bon, dans mon endroit, dire à un disciple de Bacchus :

—Tu verras la fée Maimoune !

Chacun comprend cet euphémisme.

Eugène Dick

NOTA.—Je prie M. Alphonse Guérette, de Lévis, de ne pas m'EMPRUNTER l'article ci-haut sans m'en donner crédit—comme il l'a fait, le mois passé, pour *Un mariage à la campagne*, publié sous sa SIGNATURE dans *La Vie Illustrée*.

L'écrit en question—moins les noms qui sont changés et les fautes de français—est de moi du commencement à la fin.

Voir l'*Opinion Publique* du 11 décembre 1873, vol. IX, n° 50, page 592

*Cuique suum !*

EUG. D.

## Promenade à travers l'Exposition Universelle

Nous voici arrivés à l'histoire de l'habitation humaine. On appelle ainsi une exposition formée de quarante-neuf constructions, formant les différents types de l'habitation, telle que les hommes de tous les pays l'ont imaginée depuis le commencement du monde.

Ces constructions sont rangées en avant de l'Exposition, au pied de la tour Eiffel, qui les domine, et c'est bien vraiment une étrange chose que de voir rassemblées autour du géant de fer de l'époque moderne une maison arabe, une tente indienne, une rue égyptienne, une maison des Hébreux du temps de Moïse, une autre du temps des Césars, des Gaulois, des Phéniciens ! Souvenirs frappants de peuples maintenant disparus de la terre, et dont il ne nous reste plus que le nom et la mémoire !...

LE MONDE ILLUSTRÉ donne aujourd'hui le dessin d'une partie de ces constructions. Voici d'abord la maison primitive, pratiquée dans les rochers, et telle que les hommes la creusaient au commencement du monde, alors que, ne connaissant point encore les outils qui taillent la pierre et façonnent le bois, ils étaient réduits à chercher un abri dans les entrailles du sol. Puis voici la maison de l'époque de la pierre polie, on commence à construire véritablement. Ensuite, c'est la maison lacustre, c'est-à-dire bâtie sur l'eau, au moyen de pilotis enfoncés dans le lit des marais, et dans laquelle les hommes, incapables encore de se défendre contre les bêtes féroces, se réfugiaient pendant les nuits obscures.

A mesure que nous avançons, nous nous apercevons du progrès que fait peu à peu la civilisation. Voici l'habitation Persane, le palais Hindou, comme on en rencontre tant dans le fond des Indes, et composé de deux tours formant ailes, presque sans fenêtre et sans construction centrale. La maison Etrusque, assise sur trois colonnes ; l'habitation Pélasge, celle des Hébreux avec sa porte à triangle tronqué, souvenir de la dure captivité d'Egypte. La tour Phénicienne, l'habitation égyptienne, reconstitution aussi exacte que possible de l'ancienne architecture du temps des Pharaons.

Dans le prochain numéro, vous pourrez voir sur une autre page de gravures la maison Scandinave, telle qu'on la construit en Suède et en Norvège, l'habitation Romaine avec ses arceaux en plein-cintre et ses fenêtres étroites ; la maison du Moyen-Age avec pignon en bois découpé, le pignon sur rue, dont les bourgeois étaient si fiers ; la maison Russe, avec sa coupole en pointe ; la Slave, tout en bois ; l'Arabe, une tour carrée avec des vérandas ; enfin, les huttes des sauvages d'Afrique, de Peaux-Rouges, des Lapons et celles des Esquimaux, en un mot la reproduction fidèle de l'habitation chez tous les peuples du globe.

Autour de ces maisons on trouve les plantes, les arbres, les fleurs qui croissent dans les pays qu'elles représentent, et ces jardins sont disposés par gradation depuis la végétation inculte des temps anciens et des pays sauvages, jusqu'aux raffinements perfectionnés de notre époque.

C'est ainsi qu'autour de la maison lacustre on verra des touffes de roseaux, des iris, des renoncules, des marais, et sur les lacs les nénuphars, les joncs et toutes les plantes qui naissent dans les eaux.

Les maisons égyptienne et juive, assyrienne et phénicienne, seront ombragées par des palmiers, les arbres de Judée ; le palais persan verra croître autour de lui les lilas, les pavaues, etc. ; les temples grecs seront couronnés du glorieux laurier d'Apol-

lon ; pour les Romains fleuriront les orangers aux fruits délicieux, les myrtes magnifiques et les citronniers aux parfums pénétrants. Les sombres sapins orneront la maison scandinave de leur rameaux toujours verts, et les clématites, les fleurs de châtelaine couvriront la poétique maison de la Renaissance.

On ne saurait se faire une idée des peines qu'ont coûté ces constructions. Les recherches qu'elles ont nécessitées sont incroyables. Il fallut fouiller les ouvrages innombrables des anciens des Grecs, des Latins, des Hébreux, des peuples de l'Orient, pour pouvoir déterminer avec exactitude les plans de chacune de ces maisons.

C'est M. Charles Garnier, l'illustre architecte du Grand Opéra, à Paris, qui a résolu ce problème difficile, et ce sera un nouveau titre à sa gloire.

Toutes les constructions que nous venons de passer en revue seront, pendant toute la durée de l'Exposition, habitées par des gens amenés à grands frais des contrées qu'elles représentent. Ils seront de cette sorte installés sur le Champ-de-Mars comme un en coin de leurs lointains pays. C'est ainsi que nous rencontrerons en plein Paris l'Arabe, l'Indien, le Chinois, le Japonais, le Mexicain et jusqu'au Nègre du Congo, rêvant sous le ciel bleu de France aux horizons chéris de sa patrie absente...

Pour les habitations des peuples disparus, tels que les Grecs, les Hébreux, les Phéniciens, etc., des personnages costumés d'après les données que nous a laissées l'histoire, ressuscitent aux yeux des visiteurs les types de ces nations qui jadis brillèrent dans le monde d'un si vif éclat.

J. Colomier

## UN MARIAGE D'AMOUR

Gustave Enault a déjà écrit *Un mariage d'amour*.

Celui que je vais vous conter ne lui ressemble en rien, quoiqu'il soit cependant bien intéressant. ... C'était hier. Je humais délicieusement les premiers rayons de soleil printannier que l'avarice de l'hiver nous ravit pendant sept longs mois, quand j'aperçus, sur le toit d'une maison, deux pigeons qui roucoulaient d'amour tendre.

Le mâle, au plumage doré, argenté, bronzé, faisait la roue et gorge chaude auprès d'elle. Elle, en robe blanche soyeuse et duvetée, vraie robe de mariée, contemplant d'un œil lascif les évolutions de son galant amoureux.

Comme parfois les oiseaux parlent, le mâle dit à la femelle :

—Oui, Mignonnette, voici le premier rayon de soleil, et tu m'as promis qu'à la prochaine senteur des fleurs tu deviendrais madame Colombin.

—Ah ! répondit-elle évasivement, comme toute la gente féminine qui veut se faire prier pour qu'on l'aime d'avantage.

—Oui, me disais-tu, nous nous créerons un foyer de plumes, de fleurs et de soupirs étouffés !...

—Hélas ! dit-elle, les temps sont bien durs ; regarde ces pauvres ouvriers qui travaillent du matin au soir pour nourrir leur famille. Comment ferons-nous, nous qui n'avons d'autre fortune que le printemps de nos amours ?

—Bast ! répondit le mâle, la Providence y pourvoira.

—On compte trop sur elle sans que nous l'aidions, dit Mignonnette, car, l'amour sans le sou, cela ne nourrit guère.

Sans être matérialiste, Mignonnette raisonnait en femme sage et sensée.

J'ouvre une parenthèse. Hélas ! combien d'autres les hommes devraient rencontrer de semblables compagnes. Moins de rubans et plus de raisonnement, car, indubitablement, c'est la femme qui fait l'homme, le foyer, la Patrie !

—Ne suis-je pas fort et vaillant pour tout entreprendre, dit Colombin ; n'es-tu pas assez jolie et courageuse pour couvrir des œufs que nous ven-

drons au marché, ce qui nous donnera du grain pour vivre ; enfin, la prochaine couvée, par sa vente, ne nous aidera-t-elle pas à passer l'hiver ?

—Tout doux, monsieur le beau jaseur, je compte élever et garder mes enfants à la maison pour leur enseigner les vertus pastorales et patriarcales que nous tenons de nos pères.

A ce mot d'enfant, mot sublime qui résume la vie en nous rapprochant de Dieu, Mignonnette rougit de pudeur.

Pensant que le moment psychologique était arrivé, notre galant séducteur dit à l'oreille de sa bien-aimée :

—Allons ! viens, Mignonnette. Elle s'envola avec lui, protégée par le soleil, ce regard insondable de Dieu !

Je les regardai fuir avec jalousie. L'astre du jour faisait rayonner leurs plumes de mille couleurs diaprées, l'air paraissait plus parfumé et les oiseaux du ciel s'arrêtaient pour regarder passer cette jeune épousée.

Je les suivis de l'âme, du cœur et de ma longuevue. Ils se dirigèrent vers Beauport. A ce moment, les cloches sonnaient aussi pour une jeune épousée. Le couple entra à l'église.

—Ah ! quel bonheur, s'écria la gente ailée, et nos deux pigeons amoureux furent se poser sur le clocher.

Pendant que l'orgue résonnait, nos oiseaux chantaient un hymne délicieux.

—Regarde, Mignonnette, disait Colombin, ils vont faire comme nous, et ils se mirent à rire.

Au moment où le prêtre posait aux époux la formule sacramentelle, un oui délicieux retentit du haut du clocher, et les deux pigeons s'enfuirent à tire-d'aile, bras dessus bras dessous, vers les chûtes Montmorency, où le repas nuptial les attendait sur l'herbe émeraude.

Des bluets, des fruits, des fleurs, apportés par une fée inconnue, furent le repas de noces, et folâtement ils allaient s'abreuver à la chûte argentée, dont la fine buée irisait leurs ailes.

Le soleil allant se coucher, nos deux époux aussi revinrent au pigeonnier pour l'imiter. Ils revinrent sur le toit d'où ils étaient partis. Les plumes de Colombin étaient rébarbatives et celles de Mignonnette étaient aussi froissées qu'une robe de mariée après le bal.

Quoique cela, Mignonnette portait dans son bec une fleur blanche, une fleur d'orange cueillie par Colombin sur leur route. Chemin faisant, il lui lançait des coups d'œil assassins et de petits coups de bec sur le cou. Tous deux riaient d'un rire fon, franchement honnête.

Moi, je contempiais bêtement cette idylle, me disant :

—Pourquoi n'es-tu pas pigeon ? Une voix me répondit :

—Tu as tant de chance qu'on te tuerait, gras et dodu comme tu es, pour te manger aux petits pois.

En effet, lecteur, je ne sache rien de meilleur qu'un pigeon aux petits pois, et si vous allez à l'Exposition de Paris, vous en trouverez d'exquis chez Verdier, Maison Dorée.

A ce moment de mes réflexions, j'entendis un cri de douleur. Un gros chat noir, aux yeux rouges, qui guettait sur le toit, s'était élancé sur Mignonnette et l'étranglait. Lui, Colombin, se jeta aussi du haut du toit pour défendre sa virginal épouse, mais un oiseau de proie, qui passait, tomba sur lui et l'enleva de ses serres vers les nues qu'un éclat de tonnerre venait de déchirer.

nies qui s'exhalent parfois des luths des poètes, je viens avec vous, mes amis, chanter Hosanna—Gloire au Très-Haut !

J'espère que vous n'avez pas eu crainte, en abordant cet article impromptu, que je vous demande de travailler avec moi ? J'en connais plus d'une qui auront fait la grimace en me lisant, elles, habituées à ne faire que des colifichets, à poser des roses sur les sofas, à composer un bouquet de fleurs bien significatives, à peindre un étui, un porte-musique, à broder un tabouret, à buriner un élégant dessin, et que sais-je ? grand Dieu ! leurs délicates mains ne voudraient pas, je parie, se charger pour une heure de l'époussette ou de la brosse, et cependant moi, c'est comme une maligne controverse — passez-moi le mot, mes dames—chaque fois que je commence un ouvrage difficile, chaque fois que j'entreprends le remue-ménage du printemps, je pense à vous, c'est votre souvenir qui se présente le premier à mon imagination. C'est que, voyez-vous, mesdames, j'ai sur le cœur une petite rancune que je vous ferai connaître plus tard.

\* \*

Un écrivain de notre métropole me dit un jour, en admirant un article de Mlle Hermance, la correspondante aimée du MONDE ILLUSTRÉ—et tout lecteur connaît ce que cette plume élégante et sage peut procurer de plaisir à une âme accessible aux charmes du beau et du vrai—donc, je vous disais que ce complaisant écrivain, jugeant un article de Mlle Hermance, trouva fort à propos de se prononcer ainsi sur son compte :

—Mesdames, je suis certain que cette femme n'a jamais pris le balai et manié l'époussette, comme elle l'affirme ici.

C'était son charmant article : *Du balai et de la plume.*

C'est donc chose inconcevable de pouvoir écrire une causerie dans un journal et faire le ménage de sa maison du haut en bas, comme je le fais cette semaine ? Oh ! c'est très gentil, monsieur l'avocat, de nous en avertir.

\* \*

Quoqu'il en soit, la riante végétation, les oiseaux revenus aux nids enchantés de leurs premières amours, la brebis toute blanche paissant l'herbe de nos prés reverdis, le rossignol si fier jetant dans le bocage ses notes ravissantes, et le joyeux cri-cri essayant sa chanson printanière, tout m'invite à verser le trop plein de mon cœur.

Il fait si bon, aimer ! . . . et, comme le disait encore notre vieux pasteur : le cœur est fait pour aimer ; et n'est-ce pas sublime d'aimer ce que Dieu a fait de si beau pour nous et qu'il nous dispense avec tant de prodigalité : les bienfaits de son trésor paternel, les charmes du printemps et les richesses de la terre embellie de ses dons magiques !

Si ma prose champêtre vous ennuie quelquefois, prenez-moi comme je me présente à vous, sans prétention aucune . . . Les fleurs les plus belles, les plantes les plus luxuriantes sont délicates et altières, les mains les plus habiles sont les plus recherchées pour leur intéressante culture, mais la flexible fleur des champs, elle, croit sur le chemin, elle se laisse caresser par la main d'un enfant ou du premier passant ; elle penche avec grâce sa tête suppliante sous les pas d'un inconscient comme elle se laisse attacher au corsage fané de la pauvrete qui pleure le long de sa route.

Si vous ne me jugez avec trop de sévérité, vous mêlerez un peu de tendresse à vos charmes nombreux et donnerez un souvenir bienveillant, au moins, à votre amie,

EVANGÉLINE.

## PRIMES DU MOIS DE MAI

## LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes pour les numéros du mois de MAI a eu lieu le 1er juin, dans la salle de l'Union Saint-Joseph, coin des rues Ste-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant :

1er prix	No.	3,857 . . . .	\$50.00
2e prix	No.	17,258 . . . .	25.00
3e prix	No.	10,772 . . . .	15.00
4e prix	No.	31,772 . . . .	10.00
5e prix	No.	6,626 . . . .	5.00
6e prix	No.	21,364 . . . .	4.00
7e prix	No.	30,099 . . . .	3.00
8e prix	No.	28,497 . . . .	2.00

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

204	4,309	10,131	16,304	21,910	26,778
408	4,417	10,415	18,295	22,434	27,417
412	4,464	10,820	18,383	22,462	28,023
704	4,738	10,900	18,615	23,030	28,123
1,044	4,926	11,601	18,751	23,081	28,406
1,554	5,359	11,970	19,177	23,426	28,500
1,608	5,733	12,228	19,318	23,474	28,729
1,803	6,403	12,330	19,398	24,103	29,000
2,676	7,565	12,667	19,942	24,558	29,514
2,866	8,323	13,143	20,557	24,667	29,596
3,342	8,759	13,379	20,996	24,724	30,629
3,460	9,007	15,160	21,414	24,813	30,902
3,540	9,067	15,207	21,452	24,983	31,207
3,639	9,455	15,588	21,729	26,357	31,400
3,754	9,897				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des copies du MONDE ILLUSTRÉ, datées du mois de MAI, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plutôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. F. Béland, N° 264, rue Saint-Jean, Québec.

## CHOSSES ET AUTRES

—Les premiers billets de banque canadiens ont été émis en 1792, par la "Canada Bank." Ils étaient de cinq chelins.

—La population canadienne-française de Lake Linden, Michigan, (E.-U.), est de 2,600 âmes, d'après le Rév. Père Ménard. Celui-ci a fait ériger un couvent qui a coûté \$16,000.

—Jusqu'ici le plus grand télescope connu est celui de l'observatoire de Lick, en Californie ; il a trente-six pouces de diamètre. On s'occupe d'en construire un qui aura soixante pouces de diamètre.

—M. Eiffel et l'un de ses contremaîtres ont besoin de mesurer une pièce de fer de la tour. Ils montent péniblement à la hauteur où se trouve cette pièce de fer, et, arrivés là, s'aperçoivent avec stupéfaction qu'ils n'ont pas de mètres ni l'un ni l'autre. A quelle hauteur sont-ils ?

Ils sont à deux sans mètres.

—A Madagascar, quand un père de famille se met en tête de marier sa fille, il lui met une corde au cou et la promène dans les rues. Le premier jeune homme qu'il rencontre n'a qu'une alternative : où la prendre où payer une amende. Il faut voir alors les jeunes gens s'esquivant dans les allées, sautant au-dessus des haies pour échapper au père qui les poursuit allègrement.

—De même que toutes les autres branches de l'industrie humaine, l'agriculture a besoin pour prospérer de produire beaucoup et à bon marché ; c'est par là seulement que les populations rurales remplissent leur tâche envers le reste de la société, en maintenant constamment le prix des denrées en rapport avec les ressources de toutes les classes de consommateurs. Pour accomplir ce devoir, le laboureur ne doit pas perdre un seul instant de vue le sage précepte de Math ou de Dombasle : "Travaillez toujours les yeux fixés sur le marché."

## EN TRAVAILLANT

Eh ! bonjour, charmantes lectrices du MONDE ILLUSTRÉ, vous ne pouvez croire, bien sûr, qui vous revient cette année ? Ce ne sera pas vraiment dans une toilette aussi pimpante et aussi claire que celle qu'ont revêtu nos bosquets et nos prairies, mais qu'importe, ma parure, à moi, je la porte dans mon cœur, et, remplie d'une profonde ivresse au spectacle charmant du réveil de la nature, ne possède pas le langage puissant et les douces harmo-

—Il est arrivé au Champ-de-Mars de Paris un de ces géants arraché dans toute sa gloire aux belles forêts du Jura. C'est un sapin de 140 pieds de hauteur, que six hommes les bras étendus ne peuvent enlacer. La Compagnie du chemin de fer de Lyon ayant refusé de transporter ce colis, il a fait son entrée à Paris sur un chariot attelé de douze bœufs. Son passage à travers Paris n'a pas manqué de faire sensation.



VARIÉTÉS

A la police correctionnelle :  
Le président :  
—Témoin, vous jurez de dire la vérité,  
—Je jure de dire toute la vérité.  
—Parlez.  
—Mon président, vous n'êtes qu'une vieille bête !

Les enfants terribles :  
Le petit Marius a entendu dire que son père avait souvent mal aux cheveux des suites d'une orgie de la veille  
Hier, il va chez un de ses oncles, qui est chauve comme le dôme des Invalides.  
—T'es pas comme papa, toi, lui dit-il, tu n'as jamais mal aux cheveux !

Entre philosophes :  
—Pour moi, je crois à la métempsychose et que mon âme, après ma mort, ira tout droit dans le corps d'une bête....  
Deuxième philosophe, à part :  
—Tu n'as pas besoin de mourir pour ça.

On va sur le terrain.  
Il pleut à torrents.  
Soudain, pendant qu'on prépare les armes, un des témoins, homme conciliant :  
—Est-ce qu'on ne pourrait pas s'en tenir là, puisque les deux adversaires sont traversés ?

On racontait devant une dame que madame X., méritait vraiment la croix pour sa merveilleuse patience à supporter depuis vingt-cinq ans un mari insupportable.  
—La croix aux femmes, s'écrie cette dame, on ne la leur donne... qu'à porter !

Un bavard rencontre un homme d'esprit. Il péroré sur l'instinct des animaux :  
—Voyez, disait-il l'huître même a de l'intelligence.  
—Beaucoup d'intelligence, répond l'homme d'esprit, elle sait fermer sa boîte !

Pensées choisies de Briollet :  
"Les dettes, malheureusement, ne sont pas comme les chandelles ; on ne peut pas les éteindre en soufflant dessus."  
"Feu" se dit par euphémisme d'un individu qui n'est plus que cendre.  
"Quoique dans l'infanterie, j'aime beaucoup être le cavalier d'une jolie femme."

RECREATIONS DE LA FAMILLE

No 505.—CHARADE

Point n'est utile mon Premier  
Pour très bien faire mon Entier ;  
Mais si vous faites mon Deuxième,  
Vous ne pourrez sans peine extrême,  
Malgré vos soins, vous dispenser  
De vous servir de mon Premier.

Voyons ! Œdipes de tous crins,  
Si vous serez assez malins  
Pour trouver ce petit problème :  
Je vous promets "tarte à la crème."

No 506.—DEVINETTE

Je suis né sous l'aile de ma mère. Dès ma naissance on me trancha la tête, puis on me fit boire un breuvage inconnu. Je fais la paix et la guerre et console les malheureux.

SOLUTIONS

No 503.—Les deux lettres à ajouter sont les lettres A T, avec lesquelles on forme les mots suivants : Travée, trépas, vitrage, sultan, satiné, Talmu.

No 504.—Le mot est : Bar-bare.

ONT DEVINE :

Alphonse Guérette, Lévis ; Mlle E. Dupuis, Mlle Joséphine Lupien, Montréal ; M. Huot, Québec ; Charles Lamontagne, Sherbrooke.

**AVIS AU MERE.** — LE SIROP CALMANT DE MME WINSLOW pour l'adentition des enfants, est le médicament recommandé par les principaux médecins des États-Unis, et il est employé avec avantage depuis quarante ans par des millions de mères pour leurs enfants. Pendant les progrès de la dentition sa valeur est incalculable. Il soulage l'enfant de toute douleur, guérit la dissenterie et la diarrhée, les douleurs d'entrailles et le borborygme. Il donne du repos à la mère en donnant la santé à l'enfant. Prix : 25 cents la bouteille.

**VICTOR ROY,**

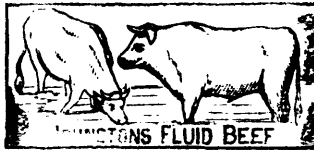
ARCHITECTE

26, RUE ST-JACQUES, MONTREAL

**Le Musée des Familles,** publication bimensuelle illustrée. Conditions d'abonnement : Un an (à partir du 1er janvier 1899) : Paris, 14 francs ; Département, 16 frs ; Canada, 18 frs. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris (France).

**HENRI LARIN,**  
PHOTOGRAPHE  
2202 -- RUE NOTRE-DAME -- 2202

10652



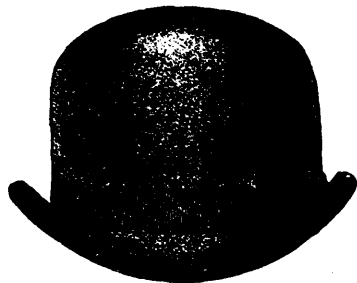
LE  
**GRAND FORTIFIANT**

ETABLIS EN 1852

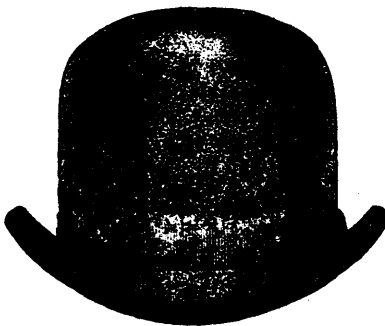


(Premier prix)

**LORGE & CIE.,**



CHAPELIERS ET  
MANCHONNIERS



21, rue Saint-Laurent  
MONTREAL

**Saint-Nicolas,** journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an : 18 fr. ; six mois : 10 fr. ; Union postale, un an : 20 fr. ; six mois : 12 francs. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris (France).



Voici le véritable J. E. P. Racicot, inventeur, propriétaire et manufacturier des célèbres Remèdes Sauvages, 1434, rue Notre-Dame, à l'enseigne du Sauvage.

Montréal, 9 mai.

CERTIFICAT.—Moi, soussigné, je certifie que pendant six mois j'ai été malade d'une démangeaison et d'urticaire aux bras d'une souffrance terrible, j'ai été guéri par les Remèdes de J. E. P. RACICOT, propriétaire et fabricant de remèdes sauvages, dans l'espace de trois semaines, au No 1434, rue Notre-Dame, à l'enseigne du Sauvage.

A. LAFERRIERE, typographe, No 11, Saint-Etienne, Côteau St-Louis. On trouvera les mêmes remède au No 36, rue St-Joseph, Québec, et au No 9, rue Dupont, Sherbrooke.

SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MEDICAUX

DU

**DR V. PERRAULT**

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau, sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorroïdes, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.

NUMÉROS ET USAGES DES SAVONS

Savon No 1.—Pour démangeaisons de toutes sortes.  
Savon No 5.—Pour toutes sortes de dartres.  
Savon No 8.—Contre les taches de rousse et le masque.  
Savon No 14.—Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.  
Savon No 17.—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.  
Savon No 18.—Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques.  
Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix (25 cents).

ALFRED LIMOGES,  
Saint-Eustache, P.Q.

**CASTOR FLUID**

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille.

HENRY R. GRAY,  
Chimiste-pharmacien,  
144, rue St-Laurent.

**BANQUE JACQUES - CARTIER**

L'Assemblée Générale Annuelle des Actionnaires aura lieu au Bureau de la Banque, MERCREDI, le DIX-NEUVIÈME jour de Juin, prochain, à UNE heure p.m.  
Par ordre du Bureau,  
(Signé) A. DE MARTIGNY,  
Dir.-Gérant.

**Banque Ville - Marie**

L'Assemblée annuelle des actionnaires aura lieu au bureau de la Banque, MERCREDI, le 19 JUIN prochain.  
La séance sera ouverte à midi.  
Par ordre du bureau.

U. GARAND,  
Caissier.

ATTENTION !

Nous nous chargeons d'améliorer les TORDEURS de n'importe quelle patente, c'est à dire de les mettre sur deux bancs, comme les nouveaux le sont aujourd'hui, pour la modique somme de \$3.50. S'adresser au No 158, rue Amherst, où vous pourrez en voir un amélioré.

**FRANK LESLIE'S ILLUSTRATED**

Le plus complet des journaux illustrés anglais, publié aux États-Unis, contenant 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement : un an, \$4 ; six mois, \$2. S'adresser comme suit : Judge Building, 110, Fifth Avenue, New-York (E.-U.).

ETABLIE EN 1870



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants :

- Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS
- Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs.
- Moutarde Française, Glycerine, Colloforates.
- Huile d'Olive en demi pintes, pintes et pots.
- Huile de Foie de Morue, etc., etc.

**HENRI JONAS & CIE**

10—RUE DE BRESOLES—10

(Bâtisses des Sœurs) MONTREAL

CE QUE

**FIT MA TANTE**

MA TANTE a dit beaucoup de choses, mais ce qu'elle a dit de mieux est rapporté par Mlle Mary Andrews, de Buffalo, N. Y. :

LE BON GRAND SAINT-LEON

A fait beaucoup de bien dans notre famille surtout pour notre mère, dont la vie était en danger, affaiblie qu'elle était par la douleur et la perte d'appétit. Le sommeil l'avait laissée ; ma tante seule pouvait prendre soin d'elle, et elle lui fit boire de l'eau de Saint-Léon chaude, tout comme le thé. Maintenant elle est très forte et se porte bien. Elle repose bien toutes les nuits, bref, elle est complètement changée et a retrouvé toute sa bonne humeur d'autrefois.

MARY ANDREWS,  
Buffalo N. Y.

**LA CIE. D'EAU DE SAINT-LEON**

54, CARRÉ VICTORIA

**M. A. POULIN,**

Téléphone 1432 GERANT, MONTREAL

SIROP

**ANTI-BRONCHITE**

C'est le vrai spécifique pour les personnes atteintes des Bronches. Il dégage l'expectoration et assésent la Foie et les Pouxons ; fait expectorer, sans effort, même sans tousser, et ne fatigue aucun organe.

PRÉPARÉ ET VENDU PAR

**ALF. BRUNETTE**

2561, NOTRE-DAME, MONTREAL

THIS PAPER may be found on file at Geo. F. Rowell & Co's Newspaper Advertising Bureau (10 Spruce St.), where all advertising contracts may be made for the NEW YORK.

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 9 JUIN 1889

## SANS MÈRE

TROISIÈME PARTIE

## SEULE AU MONDE

(Suite)

—Que vous êtes bon de m'amener Robert, dit-elle, ma fille n'a pas d'enfant. Vous allez me donner l'illusion d'une maternité. Je vais me croire l'aïeule de ce chérubin !...

Et le petit, en effet, se mit tout de suite à l'adorer tant il trouvait qu'elle ressemblait à sa grand-mère qu'il avait beaucoup aimée.

Le soir, Pierre dit à sa tante :

—J'ai besoin de voir dans le pays une nommée Martine Fresnay, qui peut me donner l'adresse d'un ouvrier qui me serait utile. La connaissez-vous ?

—Particulièrement.

Et Mme de Romilly raconta l'histoire douloureuse de la pauvre femme.

—Tant que ce misérable sera en prison, elle aura la paix, ajouta-t-elle, mais après ? Je frémis quand je pense à son retour !...

—Je vous accompagnerai chez elle, proposa à son tour M. de Romilly.

—Je vous demande, au contraire, de m'y laisser aller seul avec Robert, s'empressa de dire Pierre.

Devant vous, elle ne répondrait peut-être pas aux questions que j'ai à lui poser.

Le mari et la femme avaient trop de tact pour insister.

Pierre se sentant libre, se fit donner les indications nécessaires, et, de grand matin, le lendemain il se dirigea vers la chaumière qu'habitait Martine.

Comme elle n'était éloignée du château que de quelques kilomètres à peine, Robert accompagnait son père, égayant de son charmant babil le silence mélancolique de l'ingénieur.

L'automne touchait à sa fin et quoique la saison fût particulièrement belle, les brumes mélancoliques de novembre enveloppaient la terre comme d'un immense voile de tristesse et de deuil.

Les vieux murs des maisons de Villers-Feuille que M. de Sauves dut traverser en sortant du parc, et où tout l'été grimpaient les lierres, les herbes folles et les giroflées d'or, se dépouillaient de leur habit vert, pour apparaître noirs et délabrés ainsi que des mendiants de Callot.

Le matin poudrait de givre les prairies, tandis que dans les grands bois, les dernières feuilles jaunies des arbres s'en allaient en tourbillonnant sous les rafales douloureuses et plaintives du vent qui emporte aussi les petites hirondelles frileuses vers des climats plus chauds.

C'était triste, comme tout ce que l'automne apporte avec lui, l'automne cette saison de la mort et des éternels regrets.

Mais Robert était là, cueillant quelques brins d'herbes au revers des fossés, ramassant les cailloux

blancs sur la route ; Robert, c'est-à-dire l'avenir, l'espérance, le renouveau !...

Avec son fils à ses côtés, avec surtout l'idée qu'il travaillait pour lui, afin de lui laisser un nom plus pur et plus honoré, Pierre ne pouvait sentir ni les découragements ni les tristesses de la nature qui l'entourait.

Au contraire, le vent du large qui passait par-dessus la colline en venant lui fouetter le visage, lui redonnait une force nouvelle, et rendait ses nerfs plus souples, plus sûrs d'eux-mêmes.

—Je réussirai ! se disait-il en voyant courir le petit devant lui, je réussirai... tôt ou tard, j'en suis sûr !...

Ce jour-là, Martine n'avait point quitté sa chaumière pour aller travailler au dehors.

Elle avait son linge à laver, et avant de partir à la rivière elle sarclait le jardinet qui entourait sa petite maison.

Les indications de Mme de Romilly avaient été si précises que M. de Sauves était arrivé tout droit chez elle.

sait. C'était la petite Clotilde Gages... Au léger bruit qui s'était fait autour d'elle, l'orpheline ouvrit les yeux, de beaux yeux purs, limpides et bleus comme un coin du ciel, et les fixa sur l'ingénieur.

Aussitôt, elle agita ses menottes roses et lui sourit.

Pierre, étrangement ému, sentit son cœur battre à coups précipités dans sa poitrine.

Ce petit ange, qui tendait les bras vers lui et semblait lui demander aide et protection, la pauvre !... était-ce l'enfant de l'assassin qu'il voulait poursuivre jusqu'à son dernier souffle de vie ?

—Oh ! la jolie petite fille ! ne put-il s'empêcher de dire.

—Et sage, monsieur, se hâta d'ajouter la Martine. Depuis trois mois que je l'ai, ça n'a pas encore crié une seule fois.

Robert s'était penché vers elle et l'embrassait.

Pierre, bouleversé de cette caresse de son fils, regagna sa chaise sans répondre.

—Vous êtes l'âme de Mme Lureau, n'est-ce pas ? madame ? demanda-t-il à la paysanne.

—Amie d'enfance, oui, monsieur. Et c'est même elle qui m'a confié cette petite à élever.

—Je le sais. Veuillez lire cette lettre qu'elle m'a donnée pour vous.

Martine obéit.

—De plus, continua l'ingénieur quand elle eut fini, je suis le neveu de Mme de Romilly.

Les yeux de la Normande brillèrent très humides.

—Alors, monsieur, dit-elle, vous n'aviez pas besoin de la lettre de Mme Lureau pour que j'aie confiance en vous. Tout ce qui touche à cette chère bienfaitrice ne peut qu'être bon et droit comme elle. Que désirez-vous de moi ?

—Cette petite est bien la fille d'Eugène Gages, n'est-ce pas ?

—Oui, monsieur.

—Son père, qui était mon meilleur ouvrier est parti pour l'Amérique lors de la mort de sa femme, dans un moment de désespoir et de découragement. Mme Lureau m'a dit qu'il s'ennuyait là-bas, moi je le reprendrais volontiers. Mais pour lui écrire il me faut son adresse. Pouvez-vous me la donner ?

—Je ne demanderais pas mieux, monsieur, mais je ne l'ai pas.

Les lèvres de Pierre de Sauves tremblèrent légèrement.

—Vous ne l'avez pas ? Mme Lureau m'avait dit le contraire.

—Elle se trompe, monsieur.

—Vous avez reçu cependant

une lettre récente d'Eugène Gages ?

—Oui, monsieur.

—Celle où il envoyait cinq cents francs pour sa fille ?

—Je n'ai plus les cinq cents francs que j'ai portés tout de suite à la religieuse qui doit plus tard élever l'enfant, mais j'ai la lettre. Il n'y a pas l'adresse de M. Gages.

—Voulez-vous me la montrer tout de même ?

—Volontiers.

Elle se leva et se dirigea vers une pauvre commode de bois blanc sur laquelle, sous un globe de verre, on voyait deux petits souliers d'enfant, en vernis blanc.

Robert, maintenant jouait avec la fillette, et la mignonne lui répondait par une de ces longues mélodies joyeuses et indistinctes qui faisait luire ses doux yeux, et sourire sa bouche petite et fraîche



Mme Fresnay : dit-il en s'arrêtant.—Voir page 55, col. 2.

—Mme Fresnay ? dit-il en s'arrêtant.

—C'est moi, monsieur, répondit-elle en levant son visage honnête, aux yeux clairs et droits.

—Je voudrais vous parler.

—Entrez, monsieur.

Et la Martine introduisit son visiteur dans l'unique pièce, où dans un petit berceau de bois blanc dormait la fillette que Mme Lureau avait confiée à son amie.

Comme si un irrésistible aimant l'eût attiré vers la modeste harcelonnette, Robert courut vers le coin où était la petiotte.

Tout aussitôt il poussa un cri.

—O papa ! fit-il, viens voir le beau bébé !...

Dieu qu'il est joli !...

M. de Sauves se leva et fit quelques pas.

Au milieu de langes d'une blancheur éblouissante, en effet, une belle enfant toute rose repo-

comme une feuille de rose rouge. "La voilà, monsieur, répondit la Martine en donnant à Pierre un carré de papier blanc."

Les yeux de l'ingénieur brillèrent :

La lettre avait son enveloppe.

Les prunelles légèrement troublées, M. de Sauves chercha le timbre et parvint à distinguer ces mots : United States, Philadelphie, 20 septembre 1869.

Il faillit jeter un cri de joie suprême, d'indicible triomphe ; le 20 septembre !...

C'est-à-dire six jours après l'incendie, six jours après la date de l'extrait mortuaire !...

Ses prévisions ne l'avaient pas trompé !...

Il y avait donc une justice en haut, puisqu'Eugène Gages était vivant, et que la preuve lui en était fournie, cette preuve qui allait rallumer son courage par l'espérance du but à atteindre !

Mais il arriva à se contenir.

Il ne devait, il ne voulait pas éveiller les soupçons de Martine Fresnay.

—Vous pouvez la lire, monsieur, dit en même temps celle-ci, croyant que la discrétion seule faisait rester Pierre immobile, ainsi qu'il l'était, regardant la lettre close sans l'ouvrir.

L'ingénieur obéit.

Il parcourut les lignes suivantes :

"Chère madame Lureau,

"Je désespérais de pouvoir vous envoyer un sou, tant la vie est dure et difficile ici, quand une aubaine inespérée m'est arrivée.

"Mon patron m'a donné 100 dollars de gratification, je les ai changés en un billet de banque français de 500 francs et je vous les envoie aussitôt pour la pauvre petite orpheline dont votre cœur généreux s'est chargé. Je vous remercie encore de ce que vous voulez bien faire pour elle, surtout si vous arrivez à la rendre honnête comme vous.

"Moi je vis seul, fort malheureux, regrettant plus que jamais ma pauvre femme, regrettant surtout d'avoir quitté les lieux où nous avons vécu ensemble. Son souvenir eût été plus vivant la-bas, et m'eût donné plus de courage. J'ai cédé à un mouvement qu'il est sans doute trop tard pour racheter aujourd'hui. Ah ! si je pouvais m'en retourner auprès de vous, comme je le ferais vite, et que je vous reverrais donc avec plaisir !... Travailler pour travailler, il vaut encore mieux le faire avec les gens qui parlent la même langue que vous.

"Rappelez quelquefois à ma fille le souvenir de son malheureux père, si triste tout seul au monde, et gardez pour vous et ce bon Lureau l'assurance de ma gratitude la plus profonde et de mon amitié la plus vive.

'EUGÈNE GAGES."

Martine Fresnay avait raison, la lettre ne portait pas d'adresse ; elle n'avait pas de date non plus.

Heureusement que le timbre du départ y avait suppléé.

C'étaient les lignes d'un homme découragé, malheureux, probablement dévoré de remords et de regrets.

Une intuition dit à Pierre que cette lettre et les cinq cents francs qu'elle contenait étaient en même temps un adieu.

Après cela, Eugène Gages n'écrivait plus, ne donnerait plus signe de vie.

Reviendrait-il sous un autre nom ?

C'était incertain et cela dépendait absolument du degré d'amour paternel que contenait le cœur du misérable.

Aussi n'y avait-il nulle prévision à établir là-dessus.

—Quel dommage que l'adresse n'y soit pas, dit tout haut M. de Sauves en gardant toujours la lettre dans sa main. Cet homme est malheureux, il a le mal du pays, et moi je l'eusse repris avec tant de plaisir.

—C'est bien triste pour lui, en effet, monsieur, répondit la paysanne, d'autant plus que Mme Lureau dit que c'est un bien brave homme. Mais peut-être qu'il écrira encore, et que cette fois-ci, il dira où on peut lui répondre.

—Si cette chose se produit, voulez-vous m'en avertir aussitôt ?

—Bien volontiers, monsieur.

—En attendant, je désire contribuer à l'éducation de cette enfant, voici pour vous aider un peu.

Et plus tard, quand elle sera au couvent, je prierai Mme de Romilly de veiller sur elle.

Pierre avait déposé quelques louis sur la table. Il continua, pendant que la Martine se fondait en remerciements :

—Je garde cette lettre, plus tard, je la donnerai à la petite fille, si Eugène Gages n'est pas revenu.

Martine ne songea pas à s'étonner de ce désir, elle n'avait nul besoin de la lettre, et d'ailleurs, eût-elle voulu la conserver qu'elle n'eût probablement pas osé la redemander à M. de Sauves.

L'ingénieur se leva et partit.

En revenant chez Mme de Romilly, il lui raconta une partie de la vérité :

Il avait jadis essayé de faire du bien à un de ses ouvriers. La femme de celui-ci était une créature parfaite qui était morte en mettant au monde une petite fille le même jour qu'Adèle elle-même avait eu la sienne.

Cette coïncidence faisait que le frère et la sœur s'intéressaient à la petite orpheline, et c'était elle que Pierre était allée voir chez la Martine Fresnay, où le père, en partant pour l'Amérique, l'avait mise en nourrice.

—Il ne pouvait mieux choisir, déclara Mme de Romilly, Martine est une brave et honnête femme. Jusqu'au retour de son gremlin de mari, l'enfant sera élevée par elle comme une petite princesse.

Après, ce sera une autre histoire.

—A ce moment-là, paraît-il, la fillette sera mise dans un couvent des environs. D'ailleurs, chère tante, continua Pierre avec une certaine hésitation, dois-je vous avouer une chose ?

—Dites toujours.

—J'ai compté sur vous pour veiller sur cette petite, car ma sœur et moi nous ne pourrions guère le faire par nous-mêmes.

Tout ce qui était bonté et charité séduisait trop Mme de Romilly pour que celle-ci n'acceptât pas sur-le-champ cette tâche.

Elle tendit sa main vers l'ingénieur.

—C'est entendu, dit-elle. Et je m'associe avec joie à votre bonne œuvre. Mais à une condition toutefois, ajouta-t-elle avec un doux sourire, tandis que ses yeux brillaient.

—Quelle condition ?

—J'adore Robert qui ressemble à ma chère sœur. Vous me le donnerez souvent.

—Oh ! tant que vous voudrez. Ici, son petit corps se fortifiera dans l'air pur des champs. Mais son cœur se formera bien davantage encore au contact de gens honnêtes et bons comme vous !

Le cours de la vie ordinaire reprit sa régularité à l'usine de la rue de Belleville.

Pierre de Sauves s'était bien gardé de raconter à sa sœur d'abord que la fille d'Eugène Gages était en Normandie ; ensuite qu'il avait acquis chez Martine Fresnay la preuve que le misérable n'était point mort à Philadelphie le 14 septembre, puisque le 20 il avait envoyé la lettre reçue par Mme Lureau.

Il jugea qu'Eugène se cachant à l'heure actuelle, et ayant certainement changé de nom et de personnalité, toutes les recherches vis-à-vis de lui ne pouvaient, ne devaient pas aboutir.

Or Adèle, avec son caractère entier et passionné, ne comprenait ni les atermoiements, ni la prudence, si la certitude, mais une certitude absolue, remplaçait chez elle le seul pressentiment qu'elle avait de l'existence d'Eugène Gages.

Elle voudrait repartir, aller en Amérique, peut-être même s'installer à Philadelphie.

Or, tout cela n'aboutirait à rien.

La faculté de gagner de l'argent pour arriver au but, plus tard, s'il y avait moyen d'avoir des indices dans quelques années, était en surveillant l'industrie, en la développant, et non pas en négligeant ou abandonnant le commerce, pour aller courir après une chimère.

Il ne prononça donc point un traître mot de sa nouvelle découverte, et se remit au travail avec une ardeur, un acharnement, une persévérance qui dépassaient encore ce qu'il avait fait jusque-là.

Martine Fresnay, malgré sa promesse, ne lui écrivit point qu'elle eût reçu des nouvelles de Gages, et Mme Lureau, qu'il revit de loin en loin, lui affirma chaque fois que le misérable n'avait plus donné signe de vie.

—Je ne m'étais pas trompé, pensa alors M. de

Sauves, les cinq cents francs étaient un adieu. Si l'assassin de Georges revient jamais en France, ce sera avec un nom et un visage nouveaux.

L'année terrible de 1870 arriva.

Pierre s'engagea l'un des premiers dans un régiment du génie où il ne tarda pas à être nommé capitaine.

Puis, après la guerre, d'où il eut la chance de revenir sans être blessé, quoiqu'il eût fait vaillamment son devoir ; après la Commune, cette autre guerre mille fois plus cruelle que la première, les usines se rouvrirent, les travaux peu à peu reprurent, les affaires recommencèrent.

Par une chance providentielle, la maison de la rue de Belleville n'avait point souffert.

Tandis qu'autour d'elle, il y avait pas mal de désastres et de ruines, elle était restée debout, muette, froide, mais sans une avarie.

Adèle, il est vrai, ne l'avait quittée que le plus tard possible, et n'avait émigré dans l'intérieur de Paris que lorsque la situation chez elle, était devenue tout à fait dangereuse.

Peu à peu les grandes maisons du faubourg Saint-Antoine reprurent leurs travaux d'ébénisterie, et les commandes de nouveau abondèrent chez M. de Sauves.

La crise avait été dure à passer, mais avec de l'ordre, beaucoup d'économie, une surveillance stricte du personnel, on s'en tira tout de même, et plus que jamais le frère et la sœur furent autorisés à espérer que l'aisance d'abord, la fortune ensuite, couronneraient leurs efforts persévérants.

Ils faisaient du reste ce qu'il fallait pour cela, et Adèle était devenue le véritable associé de Pierre, chargée de la correspondance, des clients à recevoir, des fournisseurs, de la comptabilité et de la caisse.

Pendant ce temps, Georgette grandissait, élevée par Suzanne et c'était bien la plus belle petite fille que l'on pût voir, brune avec d'admirables yeux de velours, frangés de noir, des yeux insondables, très caressants quelquefois, le plus souvent autoritaires et durs.

Mais ce n'était pas étonnant qu'elle fut un peu despote, la mignonne, chacun depuis Robert jusqu'à Suzanne la gâtait tellement !

## VI.—L'ORPHELINE

Bien des années se sont écoulées.

Dans une grande pièce, très large, très haute, très longue, à des tables étroites, des fillettes sont assises, avec des ouvrages de lingerie dans les doigts.

Un grand silence règne ; on n'entend que le tic-tac régulier des machines à coudre placées toutes sur le même côté, sous les immenses verrières ouvertes et par lesquelles la brise tiède arrive parfumée des senteurs douces de printemps et des parfums plus âpres de la mer dont on entend au loin le ressac monotone.

A un pupitre placé sur une estrade, une religieuse est installée. Elle est très vieille, courbée, mais dans son visage ridé, ses yeux clairs sont toujours brillants, et vont avec une très grande activité d'un bout à l'autre de la classe, cherchant, regardant, surveillant tout ce petit monde blond, rose, frais, adorablement gentil, dont elle est la mère.

Presque à ses pieds, une jeune religieuse travaille.

Elle est extrêmement pâle, et elle a sur ses pommettes, très blanches, cette tache rose, d'un si douloureux présage, hélas ! Du reste, comme pour confirmer cet augure de deuil, une petite toux sèche et dure, très profonde, déchire de temps en temps sa poitrine, dont la large guimpe blanche elle-même ne parvient pas à dissimuler la maigreur.

Chaque fois que la sœur tousse ainsi, la mère Saint-Raphaël, — car c'est toujours elle la directrice de l'orphelinat, — se penche affectueusement de son grand pupitre et demande :

—Madeleine, ma chère fille, souffrez-vous ?

Et Mlle de Boves, devenue sœur Madeleine des Anges, répond en levant sur la vieille religieuse, ses yeux caves, brûlant de fièvre :

—Non mère, pas plus que d'habitude ; je vous remercie. J'étouffe seulement un peu.

A un accès de toux plus violent que les autres, une fillette qui depuis un instant, placée à côté de la malade, donnait des signes d'impatience et de douleur, non dissimulés, se leva vivement.

—Mère, dit-elle à Mme Saint-Raphaël, j'ai fait ce matin, dix boutonnières de plus que ma tâche, suis-je libre ?

La directrice sourit.

—Toujours la plus vaillante, sinon la plus sage, ma Clothilde, dit-elle doucement. C'est bien. Mais pourquoi veux-tu être libre et qu'as-tu à me demander ? Car je vois au fond de tes yeux dans lesquels je lis si bien que tu désires quelque chose.

—Vous ne vous êtes pas trompée, mère.

—Qu'est-ce que c'est ?

—Le docteur a recommandé que ma mère Madeleine aille de temps en temps se promener un peu sous les grands pins. Le soleil est chaud, l'air très doux, permettez-moi de l'accompagner, cela lui fera du bien.

—Va, mon enfant. Mais ne lalaisse pas se fatiguer : prends bien soin d'elle.

Les yeux de l'orpheline eurent une incroyable intensité d'expression.

—O mère ! murmura-t-elle sur un ton de reproche, est-ce que j'ai besoin de cette recommandation quand il s'agit d'elle.

Ce mot *elle*, surtout avait été dit avec une émotion simple et profonde, extraordinaire chez une enfant de cet âge.

Sur un signe de la directrice, Mlle de Boves s'était levée et avait suivi la jeune fille vers une des grandes portes-fenêtres, au delà desquelles on apercevait les premières futaies d'un parc magnifique.

Elles allèrent un instant sans prononcer une parole ; la fillette seulement avait pris la main de la malade et l'avait appuyée sur son bras, marchant tout doucement à son petit pas, car un rien l'essoufflait, s'arrêtant de temps en temps pour la regarder de ses grands yeux expressifs pleins d'une affection sans nom, mais au fond desquels tremblaient des larmes.

Il faisait un temps superbe. On suivait un chemin adorable, bordé d'une haie vive de sureaux et d'églantiers, alors en pleine floraison. Les lilas et les seryngas des massifs voisins étendaient sur le sentier leurs têtes embaumées et couvraient de leurs fleurs tombées, ainsi qu'une fine jonchée, la mousse fine où s'enfonçaient les petits pieds fatigués de la sœur Madeleine.

Le chemin arriva bientôt à une sorte de pont rustique jeté sur un ruisseau et fait d'arbres encore couverts de leurs écorces. Tout autour les allées du parc formaient un rond-point où l'on avait établi des bancs agrestes.

La religieuse et l'enfant s'assirent toutes les deux.

Mais la marche, quoique courte, avait épuisé Mlle de Boves.

Elle se renversa légèrement en arrière, eut une nouvelle quinte de toux et porta son mouchoir à ses lèvres.

Quand elle le retira, il était maculé de sang.

—Seigneur !... s'écria Clothilde en faisant craquer les articulations de ses doigts dans un geste brusque, je le savais bien moi que vous étiez malade !

Sœur Madeleine l'attira vers elle.

L'enfant s'agenouilla à ses pieds.

—Ne sommes-nous pas entre les mains de Dieu ? dit-elle doucement en caressant les cheveux de la fillette.

—Oh ! non ! ne parlez pas de la sorte, s'écria celle-ci. Que deviendrais-je si vous n'étiez plus là, vous tout ce que j'aime, tout ce qui m'aime aussi !...

Avec une expression de tendresse infinie, d'adoration sans bornes, elle ajouta ce mot si doux.

—Maman !

Un divin sourire erra sur la bouche pâle de Madeleine, ses yeux brillèrent, mais surmontant aussitôt l'émotion qui l'étreignait :

—Tais-toi, dit-elle très bas, si l'on t'entendait !

—Eh bien quoi ? Est-ce que je fais mal de vous aimer comme ma mère que je n'ai pas connue, comme mon père qui est mort, comme la famille que je n'ai pas eue. Chère, chère maman adorée !... Et ne l'êtes-vous pas vraiment ma mère, vous qui

m'avez reçue toute petite ici, dans cette grande maison froide ; qui m'avez enseigné tout ce que je sais, qui m'avez aimée surtout !... Ah ! est-ce que je vous adore et que je ne vis que par vous et pour vous ?

—Si, si, mignonne chérie ; mais une religieuse ne doit aimer que Dieu, notre révérende mère supérieure le dit toujours, tu sais bien.

—Est-ce qu'elle comprend nos cœurs, elle ; est-ce qu'elle se doute que certaines personnes mourraient si elles ne pouvaient aimer quelqu'un par-dessus tout, penser à lui, s'y dévouer constamment. O chère maman, guérissez et je ne vous quitterai jamais, et je me ferai religieuse, moi aussi, pour vivre toujours à vos côtés, dans votre ombre, rendre à votre vieillesse tout ce que vous avez donné de soins et d'amour à la petite orpheline qui est devenue votre fille et qui, grâce à vous, n'a pas été seule au monde.

Silencieusement, la religieuse serrait dans ses bras la fillette qui s'était assise à ses côtés.

Clothilde se tut quelques instants.

—Parle, dit la sœur, moi, je ne peux pas, cela me fait mal.

La fillette la regarda et une nouvelle anxiété parut sur ses traits plus fins qu'un pastel.

Les enfants heureux, auxquels la vie sourit, ne se rappellent pas de très loin, dit-elle mélancoliquement, au bout de quelques secondes. Moi, maman, je me souviens comme si c'était hier de l'époque où je suis arrivée ici ; surtout des derniers mois que j'ai vécus à Villers-Feuillu. Ma pauvre mère Martine m'aimait bien aussi, et dans notre chaumière j'étais heureuse.

Pendant qu'elle allait faire des journées chez les voisins moi je gardais la vache le long des chemins, et quoique toute petite, je savais faire la soupe. Le soir venu, j'allais à sa rencontre. Quelle joie de nous retrouver !... Et comme elle était contente de me rapporter la friandise qu'on lui donnait pour moi dans le village, tantôt un gâteau, tantôt un peu de viande, tantôt une pomme. On lui avait dit que son mari était mort. Et de fait, j'allais avoir six ans, et il n'était pas encore revenu. Elle portait même son deuil, quand un jour, un mendiant arriva devant notre porte avec un gros bâton à la main et une besace sur le dos. Il avait si mauvaise mine, que tous les chiens de la campagne couraient sur lui et voulaient le mordre. Le loqueteux s'arrêta devant notre chaumière.

—C'est ici que demeure Martine Fresnay ? me demanda-t-il.

Ses yeux étaient méchants, il me faisait peur.

—Elle est à travailler, répondis-je toute tremblante, et elle ne reviendra que très tard, ce soir.

—Tant pis, fit-il, j'entre tout de même.

Et sans façon, en effet, il franchit le seuil de la maison, déposa son sac au milieu de la chambre, s'assit contre la table et me dit :

—C'est chez moi ici, donne-moi ce qu'il y a à manger et à boire.

Ahurie, plus épouvantée que jamais, je le regardais.

—Plus vite, cria-t-il en colère. Vas-tu obéir, quand j'ordonne, fainéante !

Ces insultes, ce ton me révoltèrent. Quoique petite, j'étais déjà orgueilleuse.

—Je n'obéis qu'à ma mère Martine, dis-je sans sourciller.

Il voulut lever son bâton sur moi.

Je le regardai et ne bougeai pas.

Tout à coup, il détourna la tête en grommelant :

—C'est bien ! c'est bien !... Patience, Eusèbe, mon vieux. Faut pas taper, mais tu te débarrasseras bien quand même de cette vermine.

Le soir, lorsque ma pauvre mère Martine revint, elle faillit tomber à la renverse en reconnaissant dans le vagabond en guenilles et de si mauvaise mine, Eusèbe Fresnay qu'elle croyait mort.

Quinze jours durèrent il y eut dans notre chaumière si paisible jusque-là, des scènes à croire qu'on se tuait.

Au bout de ce temps, mère Martine alla avec moi chez Mme de Romilly.

Elle entra seule au salon, tandis que je jouais avec Robert, mon petit camarade qui venait me voir tous les jours pendant les vacances, chaque année....

Deux heures après, elle ressortait les yeux rouges et le visage tout pâle.

—Il faut faire ce que je vous ai conseillé, Martine, dit-elle, si vous n'avez pas la force de vous séparer de ce chenapan. Vous n'avez pas le droit d'exposer la vie de Clothilde.

Ma mère recommença à pleurer plus fort.

—Robert, continua Mme de Romilly, embrasse Clothilde ; elle va aller au couvent apprendre à travailler, tu ne la reverras probablement pas de longtemps.

Mon cœur se serra très fort.

A peine si je sentis les baisers de mon cher petit compagnon si doux, si attentionné pour moi, à peine si je vis le chemin par lequel je passai, à peine si je compris les paroles des voisines qui toutes déploraient de me voir partir.

J'allais quitter celle qui m'avait élevée, notre pauvre maisonnette où j'avais été si heureuse ; Boussette, la vache qui, paraît-il, m'avait nourrie, et qui me connaissait si bien.

Et plus loin que cela, je voyais les grands murs noirs du couvent où j'allais être enfermée comme dans une prison.

—Pauvre petite ! murmura Madeleine, moi aussi, j'ai pensé jadis que le couvent serait une prison. Et cependant, à nous qui étions seules au monde, toutes les deux, il a été une chère maison hospitalière.

—Oui, vous, parce que vous y avez trouvé mère Saint-Raphaël ; moi, parce que je vous y ai rencontrée, maman. Mais les autres ?...

Mlle de Boves poussa un soupir et ne répondit pas.

Clotilde continua.

—Ai-je été assez malheureuse, ici toute seule, dans les commencements ! Au fond de mon petit lit blanc, je pleurais toute la nuit, je me souviens bien !... Je regrettais ma pauvre mère, ma maisonnette, Roussette et le grand air. Le chagrin me rendait plus sauvage encore que je ne l'étais naturellement ; je ne voulais parler à personne.

Cela a duré jusqu'au jour où j'ai eu la fièvre scarlatine.

Vous m'aimez depuis longtemps, vous, chère maman, mais moi, j'avais peur de vous comme de toutes les autres religieuses, j'osais à peine vous regarder et jamais vous embrasser.

Mais vous m'avez si bien soignée... Vous souvenez-vous ?...

La nuit, le jour, sans cesse, c'était vous qui étiez-là ?...

Et quand vous passiez sur ma tête qui me faisait tant de mal, vos petites mains blanches, il me semblait que ma fièvre s'en allait, et le sommeil venait.

Vous m'avez guérie, et vous avez pris mon cœur !

Alors, j'ai été heureuse, moi aussi.

Je n'étais plus une pauvre petite orpheline élevée par la charité, j'avais une mère jeune, bonne, belle et que j'adorais.

—Tais-toi, on ne dit pas ces choses-là à une religieuse.

—Vous n'êtes pas une religieuse pour moi, vous êtes maman ; la plus douce et la plus tendre des mamans. Et quand tout ce que j'aimais est mort, ma pauvre mère Martine d'abord, que son gremlin de mari a tuée ; puis Mme de Romilly qui venait me voir si souvent ; puis cette pauvre Mme Lureau, qu'une voiture a écrasée à Paris, c'est vous, maman, qui m'avez consolée, en m'aimant davantage.

—Et en te disant, chère petite, que dans la vie il faut toujours du courage, de la volonté, de l'honnêteté. Avec cela vois-tu, on se sort de tous les mauvais pas, et Dieu vous protège. De même qu'à ton enfance abandonnée, il a donné des protectrices et des amies, de même plus tard, si ton énergie est à la hauteur des événements il te donnera du bonheur et de la paix. Chacun a sa dose de joie en ce monde, mais il faut savoir la conquérir.

—Moi, je ne peux être heureuse que si vous vous portez bien, et si vous guérissez tout à fait, maman.

—Je guérirai, répondit Madeleine qui ainsi que toutes les poitrinaires ne voyait point de gravité de son état et faisait beaucoup de projets. Je gué



rirai, et l'an prochain, si tu continues à travailler comme tu le fais, je demanderai à mère Saint-Raphaël de faire de toi ce que j'étais autrefois, la contremaîtresse des petites pour la couture. Alors tu auras des enfants à ton tour.

Tu verras, comme c'est bon de se dévouer, de faire du bien, de guider ces petites intelligences, de les ouvrir à ce qui est bon et généreux.

Les yeux de l'enfant, semblables à des pervenches fleuries, brillaient comme des étoiles.

—Et vous, dit-elle, je ne vous quitterai pas au moins, maman ?

—Au contraire. J'obtiens que tu ne couches plus au dortoir. Tu auras une cellule à côté de la mienne, et nous ferons nos prières ensemble.

—Oh ! la bonne, la douce vie !... Qu'il me tarde d'être à l'an prochain, chère maman aimée, et comme je vais être sage, pour mériter tout cela !

L'air pur des pins, tout embaumé des senteurs d'encens de la résine, avait fait du bien aux poumons malades de Mlle de Boves.

Maintenant elle respirait plus librement, ses petites mains n'étaient plus si chaudes, la fièvre l'avait quittée.

Au loin, une cloche sonna.

—Il est midi, dit-elle, rentrons au monastère, je vais mieux.

Clothilde se leva, et avec les mêmes précautions qu'elle avait prises à l'arrivée, elle la soutint, la conduisit, sentant dans son cœur chanter et rire les divines promesses de l'espérance, cette fée qui se fait aisément et si vite la compagne des jeunes filles.

L'été, très chaud et très sec se passa pour sœur Madeleine bien mieux qu'on n'eût jamais osé l'espérer.

Elle ne toussait plus, ses forces revenaient. Clothilde heureuse la croyait guérie.

Malheureusement le mois de septembre fut particulièrement froid et pluvieux.

Des averses continuelles mettaient comme un voile de brumes blanches et opaques sur cette Normandie féconde et grasse, si verte au printemps. De larges flaques d'eau apparaissaient partout ; contre les fenêtres closes on attendait un clapotement continu, tandis que les vieux murs du monastère suaient l'humidité et qu'un manteau de glace très froide tombait sur les épaules de toutes ces délicates filles, les pénétrant jusqu'à la moelle des os.

Quelque fois, vers trois heures de l'après-midi, un rayon venu du Midi faisait une trouée dans le brouillard qui enveloppait la grande maison refroidie, il éclairait un instant la façade blanche, la grande horloge placée au-dessous du clocher pointu, les toits rouges de l'orphelinat et les longues charnelles aux branches dénudées ; mais il s'éteignait bientôt, et la brume rapprochant ses vapeurs grises enveloppait de nouveau le monastère.

Tout à coup, sous l'empire de cette humidité persistante, Mlle de Boves se sentit beaucoup plus malade.

Les quintes de toux la reprirent et également ses crachements de sang.

Un dimanche matin, elle voulut quand même descendre à la messe ; le froid plus grand de la chapelle la saisit.

Quand elle remonta dans sa petite chambre, elle grelottait.

Toute la journée, il fut presque impossible de la réchauffer ; le soir une fièvre ardente se déclara. Toute la nuit elle battit la campagne.

La mère Saint-Raphaël et Clothilde ne la quittèrent pas.

—Maman ! maman chérie, murmurait l'enfant quand la vieille religieuse abîmée de fatigue s'endormait dans le grand fauteuil placé au coin d'un pauvre feu de bois ; maman chérie, réponds-moi, comprends-moi !... Ne t'agites pas ainsi, tu brûles... Mon Dieu ! mon Dieu !... comme elle souffre !... Comme elle est mal... Allez-vous donc me la prendre !... Oh !... je veux mourir aussi !...

Subitement, les lèvres jusque-là closes de Mlle de Boves s'ouvrirent.

Ses yeux étaient fixes, elle parlait très bas, si bas que Clothilde penchée sur elle ne l'entendait pas.

Mais ses mots hachés, confus, sans suite, peu à peu, se firent plus distincts.

—Le couvent !... Non, on ne peut pas y rester quand on a du cœur. Dieu ne suffit pas, non !... On ne le voit jamais... Il ne parle pas !... Un mari... des enfants... un foyer... le seul but de la femme !... J'ai une fille, moi, comme je l'aime !... Mais pas de mari !... rien !... toujours seule !...

Ah ! mon pauvre cœur !... Referme-toi sans cesse... encore ! Ne rêve pas de celui que tu aimes, qui te remplit !... Ne dis pas ton secret !

Elle s'arrêta haletante. Au bout de quelques secondes, comme poussée par une force irrésistible, elle continua :

—Je n'étais pas heureuse, j'étais la dame de compagnie d'une femme dure et méchante ; cependant j'aimais encore mieux cela que le couvent qui me faisait peur. Un jour ma maîtresse eut envie d'aller entendre une cause célèbre, aux assises... Elle m'amena !...

Là, je le vis, lui, celui qui devait uniquement occuper mon âme !... Et alors, j'acceptai de partager la vie de la pauvre mère Saint-Raphaël, parce que je compris que sans lui, toutes choses sur terre me seraient désormais indifférentes !...

Pierre ! vous avez souffert aussi, mais vous m'avez enseigné le devoir et le renoncement.

Tout pour l'honneur ! Elle se tut, fatiguée, épuisée.

Clotilde en pleurant essayait la sueur froide qui inondait son visage tout blanc, émacié et blême ; mais toujours joli.

—Maman ! répétait-elle de loin en loin, comme si ce cher mot, la seule joie en ce monde de la pauvre recluse, eût pu la rappeler du froid pays de l'ombre et du mystère où elle entraînait déjà.

Au bout de quelques secondes, la mourante reprit :

—Suis-je folle !... tu lui ressembles, ma Clothilde, à mon Pierre, tu sais, je le trouve et c'est pour cela, je crois, que je t'aime encore plus !...

Tu es blonde, il est brun. Mais votre voix est la même ; semblable la bouche, le nez pur et ferme, le front si beau. Et sa physionomie, son port de tête, en toi, je le retrouve tout !...

Oui je t'aime, ma fille !... Reste honnête, toujours, comme lui !

Sa voix était devenue très douce, ses yeux ne brûlaient plus du même feu de fièvre ; peu à peu le délire semblait s'être envolé sous le charme apaisant du souvenir si doux.

Clotilde pleurait.

—Quel est donc ce Pierre auquel je ressemble ? se demandait-elle poignée de curiosité. Mon père cependant s'appelait Eugène Gages, continua-t-elle, c'était un ouvrier qui est mort en Amérique, m'at-on toujours dit.

Au jour, la sœur s'endormit.

—Allez vous reposer, mère, dit la jeune fille à la vieille religieuse aussi pâle que sa guimpe, moi je ne la quitterai pas.

—À ton âge, ce n'est pas raisonnable. Va dormir, je vais envoyer une sœur te remplacer.

Clotilde prit la main de la directrice ; de grosses larmes jaillissaient de ses yeux, et, comme des perles de cristal, roulaient sur ses joues fatiguées.

—O mère ! mère ! fit-elle avec une expression d'intense désespoir, d'un désespoir mille fois au-dessus de son âge, ne me séparez pas d'elle, je vous en conjure ! Ne soyez pas cruelle à ce point, car au lieu d'une morte vous en auriez deux !

Non, la pauvre vieille femme qui avait aimé et élevé plusieurs générations de pauvres petites abandonnées n'était pas cruelle, loin de là !

Elle se dit que la douleur morale de la petite serait bien des fois plus dangereuse que la fatigue physique prise auprès de son amie ; que cette dernière, dans la jeunesse se répare aisément, tandis que l'autre au contraire laisse des traces profondes, quelquefois idéelles.

—Reste, ma fille, lui dit-elle doucement, maternellement ; mais songe que Dieu seul est maître de la vie ou de la mort. Prie-le, mon enfant, sans révolte et sans amertume, s'il permet la douleur, il réprovoque le désespoir.

Tandis que la religieuse s'éloignait, Clothilde tomba à genoux auprès du petit lit de fer de la mourante.

—Alors, murmura-t-elle, en élevant ardemment ses petites mains jointes vers le ciel, puisque vous êtes si bon, mon Dieu, gardez la moi !...

Sa prière ne devait pas être exaucée. Quand le médecin arriva, vers neuf heures, du premier coup d'œil il reconnut une fluxion de poitrine.

—C'est bien plus grave, fit-il en hochant la tête après l'auscultation, il y avait déjà des tubercules. Ecrivez aux parents, s'il en existe.

—Elle n'en avait plus, répondit en pleurant mère Saint-Raphaël, qui était revenue auprès de sa fille de prédilection.

—Alors, dit l'autre, il faudra ce soir sans doute lui faire administrer les derniers sacrements.

Clothilde l'entendit et devint plus pâle que l'agonisante.

—Ah ! Dieu ! fit-elle en chancelant, elle est perdue !...

Mais elle était déjà vaillante et courageuse, elle se contint.

Si elle eût pleuré, on l'eût arrachée de ce lit où s'en allait tout ce qu'elle aimait sur terre.

—Il faut prier pour elle, ma fille, lui dit la mère Saint-Raphaël.

Les yeux de l'enfant s'assombrirent. Prier ce Dieu qui la rendait plus que jamais orpheline !...

Elle ne le pouvait pas.

Dans sa fièvre, Madeleine avait enlevé la guimpe que les religieuses gardent, même malades.

Ses opulents cheveux bruns, la dernière parure des poitrinaires, se répandaient autour d'elle, ses yeux agrandis avaient l'éclat singulier que prend le regard aux approches de la mort.

Ses forces s'en allaient ; elle ne pouvait plus parler, mais toute sa volonté s'était réfugiée dans ses prunelles obstinément fixées sur l'enfant qu'elle adorait.

Au soir comme elle était plus bas, on lui porta le viatique et l'extrême-onction.

Toute la communauté arriva en grande pompe, envahissant la cellule illuminée pour la circonstance.

Clothilde sanglotait, la tête enfouie dans le drap qui pendait du côté de la ruelle, où elle était agenouillée.

—Maman, répétait-elle dans ses larmes, maman bien-aimée !

Et le cher mot qui ne passait pas au-dessus du petit lit pour aller frapper les oreilles des étrangers, arrivait jusqu'à la mourante et la berçait délicieusement.

Non, ce n'étaient point les prières de ses compagnes qui amenaient sur son visage pâle cette expression de douceur profonde, presque heureuse ; ce n'étaient point les paroles consolantes du prêtre, ce n'était point le viatique qu'il posa sur ses lèvres décolorées ; c'était la petite voix désespérée, mais toujours si douce, cette voix qui avait charmé sa vie de recluse, lui avait donné toutes les illusions saintes de la maternité et qui encore endormait ses douleurs et berçait doucement ses minutes suprêmes en répétant, imprégnée d'amour et de tendresse : Maman, maman chérie !...

Le lendemain, au moment de la mettre dans son cercueil, on permit à Clothilde d'aller embrasser une dernière fois sœur Madeleine des Anges.

La jeune fille se leva du lit où une fièvre ardente la clouait depuis la veille au soir.

En tâtonnant, en se cramponnant aux murs des longs corridors, elle finit par gagner la cellule de la morte, cette petite chambre aux murs blanchis à la chaux, et où Clothilde avait passé de si douces heures, quand elle était toute petite, apprenant à lire, agenouillée sur les bords de la robe de bure de son amie.

C'était fini ; elle était morte !...

Morte la douce voix, mort le bon regard ; froides les mains si blanches et si affectueuses !...

Morte, maman !...

Elle se précipita sur elle, malgré les sœurs qui l'entouraient, oubliant tout, si ce n'est qu'elle ne la verrait plus jamais ; elle la souleva, l'enlaça de ses bras, approcha ses lèvres de son visage.

Mais au contact de ce froid mortel, unique, glacial, pénétrant, l'enfant, qui ne s'y attendait pas, ne l'ayant jamais senti, poussa un grand cri, et tomba à la renverse sans connaissance.

Une fièvre cérébrale se déclara, et elle fut un mois entre la vie et la mort.